

J'ai fait un tour...

en liberté surveillée

« Je vais faire un tour... » c'est l'expression vague et laconique qu'adolescent, j'utilisais pour m'échapper de chez moi pendant quelques minutes ou quelques heures. Je n'ai jamais aimé rendre des comptes à qui que ce soit mais j'ai pris plaisir à écrire ce témoignage. Sa rédaction m'a permis de revivre ce tour, un peu plus long que les autres. Que ce texte soit un remerciement à tous ceux qui ont contribué à le rendre le plus agréable possible. Je n'en retire aucune gloire, mon expérience et celle de mes compagnons de route ont permis la réalisation de ce voyage sans y laisser trop de plumes.

1^{re} Période 2007

Lors de la pause au cours de l'assemblée générale 2006 de la ligue, quand Nicole me proposa d'effectuer en sa compagnie le Tour de France Randonneur de l'US Métro, la sagesse aurait voulu que je décline poliment l'invitation. Je n'en fis rien et sollicitai simplement quelques jours de réflexion. En effet, qui n'a pas rêvé de réaliser cette randonnée permanente ? J'ai souvenir que, dans les années soixante-dix, j'avais demandé le règlement et soigneusement tracé le parcours sur une carte de France affichée dans ma chambre. Le démon était encore là tapi dans quelque recoin de ma mémoire... ma réponse fut donc OUI assortie d'une réserve : je suis partant si on coupe en deux périodes, l'une en juin, l'autre en septembre. Comme elle tenait absolument à réaliser son tour en une seule fois pour le côté défi sportif de l'épreuve, nous nous séparâmes donc au bout de quinze jours. Elle poursuivra en solo, je reprendrai la route plus tard.

Commence alors la préparation... Dès les premières rencontres nous aplanissons quelques questions matérielles. Très vite, j'ai ressenti une profonde différence entre nous. Il y a d'abord l'aspect « défi sportif » qui ne m'intéresse absolument pas, car je considère ma pratique du cyclotourisme comme une activité physique, certes, mais pas une activité sportive ; je pinaille, mais je ne me sens pas l'âme d'un sportif ! Il y a ensuite une autre différence entre nous : mon côté fantaisiste, voire dilettante qui contraste fortement avec son côté appliqué, méthodique, hérité sans doute d'une longue pratique du cyclo-camping où l'improvisation n'a pas de place. Je sens très vite que ma motivation n'est pas totale, que ce tour de France, c'est pas vraiment mon truc... Ce projet ne fait rêver que ceux à qui j'en parle, je reste dubitatif, écrasé par l'ampleur d'une entreprise dont je mesure la difficulté. Mais je n'ai qu'une parole, j'irai au bout de ma promesse, me promettant aussi de ne martyriser mon corps que pendant quinze jours. Je m'applique donc à soigner ma préparation physique. Une flèche Vélocio en direction de Fréjus et retour en voyage itinérant, des brevets longue distance m'apporteront le fond nécessaire et permettront quelques adaptations techniques telles le choix des braquets revus à la baisse. Je m'endurcis la couenne et le moral en ne renonçant pas face au temps exécrable de certains week-ends printaniers : « Tu crois pas que Nicole va reculer devant le mauvais temps » me répétaient sans cesse mes bons amis, et « L'vent dans l'nez d'Jobourg c'est quéqu'chose » renchérisait un autre... Et pendant que Nicole s'immergeait de plus en plus profondément dans les cartes, je continuais à surfer sur la préparation ma-

térielle. Il me faut la pression pour que je bouge. Début juin, plus que quelques jours, j'accélère la préparation : parcours surligné sur les cartes Michelin, pneus, patins de freins changés, sacoches arrimées...

C'est parti pour le Tour de France de deux instits... retraités. Je suis obligé de penser au « Tour de la France de deux enfants », ce livre de classe en usage au début du XX^e siècle et qui exaltait l'amour de la Patrie qui venait d'être amputée de l'Alsace et la Lorraine perdues après la défaite de 1870. Combien de nos collègues ont utilisé cet ouvrage pour forger le moral des combattants de la reconquête en 1914 ? Notre tour sera beaucoup plus pacifique, mais nous pourrions, à notre tour découvrir tous ces lieux dont, chaque année, nous rebattions les oreilles de nos élèves en cours d'histoire ou de géographie : le Mont-Saint-Michel, le massif Armoricaïn, les plages du débarquement... Nous allons toucher du doigt

« On ne devrait jamais quitter Montauban

Michel Audiard, dialogue des « Tontons flingueurs »

la presque île du Cotentin et les falaises d'Étretat dont la photo décore les murs des salles de classe... Ces contours de nos côtes et de nos frontières que nous voyions tous les jours sur la carte de France affichée près du tableau noir, nous allions les parcourir... Et ces notions de climats dont nous avons essayé d'inculquer les subtilités à nos élèves, nous allions en subir concrètement les effets. « Climat océanique doux et humide », facile à expliquer à des mômes qui n'en ont rien à faire, difficile à vivre quand, tous les jours, tu te tapes 50 ou 60 bornes sous des trombes d'eau ! « Le cyclotourisme, l'école sans murs » qu'ils disent à la fédé en parlant des écoles de cyclotourisme, c'est surtout l'école sans toit ! Le départ officiel est fixé dans les Corbières, à Tuchan, que nous rejoindrons au départ d'Albi, par un prologue.

Avant-Prologue : lundi 4 juin, en début d'après-midi, je quitte donc mon domicile. Quand y retournerai-je ? Dans quinze jours ou dans un mois si mon mental et mon physique me permettent d'aller au bout ? Je ne me berce pas d'illusions.

Prologue : c'est le vrai prologue, un avant-goût de ce qui nous attend. Tous les éléments sont en place : un crachin automnal, une distance respectable à couvrir. Le goretex s'impose dès le départ où nous empruntons la Voie verte nouvellement inaugurée entre Albi et Castres. Première



Georges Golse devant le lac de Saint-Point

crevaisin à Labruguières, mon pneu arrière tout neuf ne supporte pas les débris de verre, restes des cannettes balancées après consommation. À Mazamet, première route barrée, nous en trouverons d'autres. « Il y a un passage pour les retraités » nous lance un ouvrier avec humour (ou jalousie ?). La vallée de l'Arnette est bien sinistre sous la pluie fine.

À Pradelles Cabardès, au pied du Pic de Nore, nous basculons côté méditerranéen : soleil et vent violent favorable ! La route est en descente à travers un Minervois particulièrement sauvage et encore verdoyant avant les brûlures de l'été. Et nous, on « enquille » les kilomètres, la moyenne générale s'élève rapidement et sans efforts superflus. Le pied ! La fin de journée dans la vallée du Berre au cœur des Corbières, après Durban est un peu plus difficile, le vent contrariant parfois notre progression vers Tuchan au pied du Mont Tauch et sa tour des géographes. Vous ne connaissez pas l'ascension de ce belvédère ? Allez-y, vous ne serez pas déçus. Aussi, pour plaisanter, j'invite ma coéquipière à la découvrir après avoir posé ses bagages au gîte où nous avions réservé une chambre. Celui-ci est bien fléché, nous suivons le guide... Tiens je reconnais la place bien ombragée, La Poste... la cave coopérative... Mais... c'est la direction du Mont Tauch et ses pentes abruptes et avec les sacoches et 180 bornes dans les pattes ! Gîte 2 km. Bon sang, mais c'est bien sûr ! C'est la route ! Je n'ai plus envie de plaisanter. Pour un final en beauté, tu parles d'une réussite ! Faut toujours se méfier de la situation géographique des gîtes !

Le panorama superbe, le muscat bien frais, le dîner sympathique et le Corbières goulé font passer la pilule. J'accroche la plaque de cadre, prépare les cartes contrôle pour la première étape. Je suis un peu plus dans le coup.

Mercredi 6 juin

Tuchan - La Forge

160 km, 3 000 m de dénivelé

La première carte contrôle est postée à Tuchan. À nous le Tour ! Ciel bleu, vent favorable, routes pittoresques et premier col, celui de la Bataille qui n'offre pas une grande résistance. Tout va bien à bord. Halte casse-

croûte à Prades au pied de l'imposante église Saint-Pierre. Nous couperons ainsi nos étapes, régulièrement, toutes les trois heures environ. Nous nous approvisionnons auprès de petits com-



merces ou le plus souvent dans une supérette et nous nous restaurons sur place, en public. Parfois nous n'attirons aucune attention malgré nos sacoches et nos plaques de cadre, parfois nous subissons un interrogatoire poussé, parfois nous subissons des bavardages.

Le pain blanc est terminé, commence alors l'interminable montée vers Mont-Louis par la nationale. Camions, semi-remorques, voitures, motos, entament nos forces et notre enthousiasme. S'ajoutent des travaux et la circulation alternée. Plusieurs fois, nous nous trouvons coincés entre une murette provisoire et un semi-remorque dont le chauffeur n'apprécie guère notre présence !

Vers l'ouest, le ciel s'obscurcit... À Mont-Louis, deuxième carte contrôle et tampon sur le carnet de route. Les pavés sont humides de l'averse qui s'est abattue peu avant notre arrivée, la prochaine attend notre départ. La pluie est froide vers le col de la Quillane, gelée dans la descente vers Puyvalador où nous nous accordons une petite halte. Hélas, le café qui nous accueille va fermer dans un quart d'heure car la patronne attend la fin de l'office religieux pour accompagner un client à sa dernière demeure ; le glas qui s'égrène, sonne aussi le glas du confort de notre situation.

La pluie devient glaciale au pied du Port de Pailhères, mon premier plus de 2 000 de la saison. Je le connais bien et je l'aime bien par ce versant boisé ; je négocie avec précaution les premiers kilomètres de la montée. Le corps se réchauffe, il pleut moins, ça devrait bien se passer. Mais, à quelques encablures du sommet, les pédales se font plus lourdes, je sens que les forces m'abandonnent. C'est le coup de fringale impa-

nable et redouté ; le froid et l'effort plus intense ont absorbé mes réserves de glucides. Au col, l'abri nous accueille le temps de nous vêtir correctement en vue de la descente qui s'annonce particulièrement glaciale. Et Nicole se lance dans la pente sans perdre une miette de son plaisir ; c'est une redoutable descendeuse, tout en finesse, en souplesse, en fluidité... Malheur à la voiture qui perturberait sa course ! Ce qui précède, je ne l'ai observé que dans la descente des taupinières où je faisais illusion pendant quelques hectomètres ; en fait, nous ne nous séparions guère que dans les descentes où ma prudence naturelle me recommande la tempérance.

Michel et Monique, deux amis montalbains, nous accueillent à la porte du gîte de la Forge à Ascou ; Michel nous accompagnera dans la traversée des Pyrénées. Nous avons hâte de prendre une douche pour sentir l'eau chaude couler sur nos muscles endoloris et nos articulations raidies par le froid. Je trouve ensuite quelques minutes pour me détendre sur le lit et récupérer avant d'aller dîner. Pendant ce temps, Nicole s'affaire et ne s'arrête pas : lessive, rédaction de quelques notes en vue d'un futur récit, entretien du vélo, étude du parcours à venir... « *Demain, il faut arriver à Luchon, il faut partir de bonne heure, on part trop tard...* »

Elle bouge, elle s'agite, on dirait le petit personnage tant médiatisé en cette période électorale. Comme lui, elle ne parle que d'efforts, d'aller de l'avant, de profiter de l'élan... et moi qui n'aspire qu'à un moment de tranquillité ! Décidément nous ne sommes pas faits du même bois, elle est de chêne, je suis plutôt roseau. Je plie et laisse passer la tornade.

Jeudi 7 juin,

Ascou - Luchon
177 km

Ce matin, nous prenons le petit-déjeuner au gîte. Nicole râle un peu car cela retarde notre départ. Je sens qu'on ne la lui reprendra pas de sitôt : « *Tu comprends, il faut partir plus tôt, on court toute l'après-midi après le temps, on arrive trop tard...* » ne cesse-t-elle de me répéter telle une institutrice qui rabâche ses consignes à une bande d'énergumènes insouciantes... Je ne prends même plus la peine d'approuver sachant qu'elle me le rappellera le soir même quand nous négocierons l'heure du départ matinal avec l'hôtelier du jour. De négociations en renoncements de ma part, nous partons de plus en plus tôt. Ce que femme veut... et sans doute a-t-elle raison.

Aujourd'hui encore, nous parcourons des routes qui nous sont familières, l'aventure du Tour de France n'a pas vraiment commencé. Après le col de Port, l'arrêt à Massat ne manque pas d'intérêt entre une voisine qui s'invite à notre banc pour bavasser et

quelques babas qui tirent sur un mégot. Nous ne manquons pas non plus de pittoresque avec nos vêtements étendus sur le cadre de la bicyclette et la clôture du monument aux morts. Il y a là les casquettes, les mouchoirs, les maillots du jour trempés de sueur, le cuissard et les chaussettes de la veille qui finissent de sécher après la lessive du soir. J'ai du mal à me plier à cette discipline et je crains toujours de ne pas sécher... je finirai par poursuivre plusieurs jours avec le même cuissard, celui de rechange étant nettement moins confortable que le titulaire.

Bien requinqués par cet arrêt, nous entamons gaillardement la descente de la vallée en direction de Saint-Girons. Il fait chaud. Ces premières chaleurs émoussent nos forces et vident nos bidons. Une petite mousse à Augirein avant d'attaquer le morceau de bravoure de la journée, le col de Portet d'Aspet.

La route est encore longue jusqu'à Luchon



En montant l'Aspin

où nous sommes attendus par le frère et la belle-sœur de Nicole. Nous sacrifions à l'arrêt contrôle chez un vélociste de la ville thermale, ancien coureur cycliste amateur. J'entrouvre l'armoire aux souvenirs, il s'y engouffre et nous déballe tout : ses échappées, ses victoires, mais aussi ses rancœurs, les coups foireux de ses adversaires... Nous devons abrèger ses confidences sous peine de rater l'énorme plat de spaghetti bolognaises qui nous attend. Excellente soirée et non moins bonne nuit. Demain, le réveil sonne tôt !

Vendredi 8 juin

Luchon - Argeles-Gazost
116 km, 3 000 m de dénivelé

C'est l'étape la plus courte de la quinzaine car elle concentre de vraies difficultés avec la trilogie pyrénéenne Peyresourde, Aspin,

Tourmalet pour 3 000 m de dénivelé. Ce matin, le soleil aussi s'est levé tôt et chauffe déjà les pentes du Peyresourde. Le casque est fixé sur le porte-bagages arrière, les bidons sont pleins, c'est parti pour plus de deux heures d'ascension. Michel s'envole malgré son sac à dos et nous, les sacochards, nous enroulons en souplesse sur le petit braquet. Passé Garin, la route se dessine dans un décor très verdoyant où les vaches sont encore rares ; tout en haut on devine l'échancrure du col au-dessus des murs de soutènement des derniers lacets tracés en encolbement. On connaît notre animal, il n'y a pas de mystères. L'ombre et le froid nous surprennent dans la descente. Vivement le carrefour de la route de Loudenvielle où nous retrouverons Phœbus sur la rive gauche de la Neste de Louron.

On refait le plein à Arreau, lézardant sur des bancs proches du torrent qui gronde en contrebas. Maintenant, Aspin dresse ses pentes ; de virage en virage, la route s'élève au-dessus de la vallée d'Aure et le panorama s'élargit vers l'est. J'avais aimé ce col un jour d'automne, au cours d'un Raid Hendaye-Cerbère, ses pentes régulières, ses lacets qui apprivoisent la montagne ; sous le ciel d'un bleu profond, c'était une explosion d'ors, de jaunes, de rouges, d'incarnats... Aujourd'hui, au vert des pâturages s'ajoute le jaune des genêts qui tapissent certaines pentes ; une multitude de fleurs s'offre à l'œil et à l'objectif des photographes nombreux à saisir ces images d'un herbier grand ouvert.

Dans la courte descente nous franchissons un bras de l'Adour naissant, près des carrières de Payolle ; à cet instant nous ne savions pas qu'il nous jouerait un vilain tour quand nous le retrouverions beaucoup plus en aval.

À Sainte-Marie-de-Campan, c'est un rite, une nécessité vitale, nous remplissons les bidons à la fontaine où se rassemblent les vagues montantes et descendantes des cyclistes « faisant » le Tourmalet. Nous n'avons pas pu nous ravitailler en « solide », les commerces sont fermés, nous devons faire avec les restes. Ça tombe bien, j'ai du mal à avaler la moindre miette, la moindre gorgée d'eau. Un peu inquiétant car, comme disait mon père : « *Per fa de bicycléto cal abé d'estomac* ». Devrai-je me convertir au Coca Cola ?

Vers les pare-avalanches de La Mongie, la pente se fait plus raide. Tout le monde le sait. Les gravillons et le poids des sacoches n'arrangent rien, les derniers kilomètres seront durs... Il ne fait pas très chaud au sommet qu'envahissent des nuées peu menaçantes qui cachent le soleil.

Nous rejoindrons facilement la vallée mais pas la piste cyclable qui évite la grande route. Comme en 2006, à Lourdes, à l'autre bout où nous l'avions cherchée en vain, nous nous fourvoyons dans quelques impasses sans trouver le moindre panneau indicateur. Nous avons, en France, un vrai problème

avec ces voies réservées aux cyclistes, on a l'impression que l'on nous concède ces espaces et... « *Vous les avez là, dem... ez-vous avec !* »

L'hôtel d'Argelés-Gazost qui nous héberge est spécialisé dans l'accueil des cyclistes. Un vaste garage est à notre disposition, un supplément de pâtes ou de riz est compris dans le menu, un petit-déjeuner très riche et varié est proposé. Cet accueil est réconfortant et change radicalement de ceux que nous connaissions il y a une trentaine d'années.

Samedi 9 juin

Argelés-Gazost - St Palais
151 km, 2 020 m de dénivelé

Il fait déjà 19° quand nous quittons notre havre, ça va pas être de la tarte ! L'ascension de l'Aubisque par le Soulor, s'apparente à un match de rugby. Engagement, première mêlée ; avec 7 % puis 7,5 % dès le deuxième kilomètre, l'adversaire montre sa détermination et cherche à impressionner ; faut passer, faut montrer qu'on va pas re-



Sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle

culer. Suivent quelques kilomètres où chacun récupère, fourbit ses armes et, à Arras, c'est la reprise de l'épreuve de force avec du 8 %, du 8,5 % de moyenne. Le mi-temps survient alors au sommet du col du Soulor. La traversée du cirque du Litor est un intermède qui prend toujours aux tripes, tant le panorama est grandiose. De plus, il fait très beau aujourd'hui. Et puis c'est l'assaut final. L'adversaire laminé par les coups de butoir n'a plus qu'à gérer au mieux le final à 7 %. Quant à nous, nous avons fait bonne figure sans encaisser la moindre pénalité, encouragés par une foule de cyclistes venus en groupes. Un peu las sans doute, nous prolongeons, plus que de coutume, la troisième mi-temps à l'auberge du col...

Il fait très chaud, trop chaud, sur le talus herbeux du parking de l'Intermarché de

Laruns où nous avons fait les courses. Nous finirons par faire connaissance avec un certain nombre de magasins à cette enseigne et nous finirons par bien connaître leurs produits. Nous nous attachons malgré tout à varier nos menus : un jour jambon blanc avec couenne, le lendemain sans. Idem pour les yaourts, un jour sucrés à la vanille, un jour au sucre de canne, un jour aux fruits. Nous introduisons une grande variété dans le choix du taboulé quotidien : oriental, au poulet, à ceci ou à cela... La salade de riz est rare au rayon traiteur et la salade de pâtes que nous avons tentée plus tard, nous a rapidement écœurés... retour à la case taboulé.

Laruns marque un tournant dans notre Tour de France. Quelques kilomètres plus loin, nous consulterons la carte pour la première fois depuis notre départ d'Albi ; c'est là le signe que nous nous éloignons de notre jardin, que les hésitations, les interrogations sur la route à prendre, les erreurs de parcours vont se multiplier ; le tour commence vraiment !

Et il fait très chaud. Le thermomètre indique 41°, l'indicateur de pente annonce

du 12 % dans le toboggan du côté de Mauléon. Nous ne nous sentons pas de taille à arriver jusqu'à Hasparren où nous avions prévu le terme de cette 4^e étape. L'hôtesse de l'office de tourisme de Saint-Palais nous dégote une chambre d'hôtes aux portes de la ville ; l'orage monte et gronde. Nous partageons notre dîner bien sympathique mais peu diététique avec un couple de personnes âgées qui parcourt la région de gîte en gîte. Malgré la fatigue, je m'installe devant le téléviseur pour suivre la finale du Top 14. Montferrand mène 12 à 0. Le premier bouclier de Brennus de l'histoire du club est à sa portée... Une clameur s'élève au-dessus du Stade de France et le capitaine du Stade français brandit le trophée. J'ai le sentiment d'avoir manqué un épisode ! Au lit ! Demain il y a encore école.

Dimanche 10 juin

St Palais - Biganos

216 km,

Nous quittons Saint-Palais avec le gore-tex sur le dos et 30 bornes de retard sur notre tableau de marche. L'orage de la nuit a abandonné quelques écharpes de nuages accrochées aux sommets ; le jacquet de bronze qui trône en haut de la première bosse ne se soucie guère de la pluie, abrité sous sa longue cape et son couvre-chef à large bord. Quant à nous, nous n'osons pas nous glisser sous « la cloche » que nous allons promener pour rien, pendant tout notre



Echillais

voyage ; un sentiment d'insécurité dicte notre attitude et puis... trimballer « un lavabo entre ses bras », selon l'expression de Jacques Faizant, n'est pas notre sport favori.

Que nous avons bien fait de nous arrêter à Saint-Palais ! Que de bosses, et pas des petites, sur les montagnes russes sauce basquaise qui séparent les deux villes. Arrêt contrôlé dans une station-service. Quand nous n'aurons ni faim, ni soif, ni besoin de cartes postales nous choisirons ces commerces où nous ne nous sentons pas obligés de consommer ; les offices de tourisme nous conviennent aussi, leurs horaires, moins. Notre contrôleur, en manque de conversation, nous tiendrait bien la jambe



quelques minutes de plus, mais la route nous appelle.

Première halte touristique et premiers rayons de soleil de la journée à Labastide-Clairance qui conserve une place à arceaux et des rues aux façades ornées de colombages. Nous n'aurons pas le temps de jeter un coup d'œil à l'église romane de la bastide navarraise. Il en sera ainsi tous les jours, nous survolerons des sites remarquables, zappant de l'un à l'autre sans jamais pouvoir s'attarder, fouiller un peu. Trois photos et puis s'en va ! Il faut rouler, rouler et en plus nous courons après nos 30 km de retard !

« Le parcours est un peu compliqué – avertit Nicole alors que nous arrivons à Urt – nous allons franchir l'Adour ». Ça tombe bien, nous sommes sur l'avenue de l'Adour mais pas de pont à l'horizon, nous sommes rive gauche, nous allons droit vers Bayonne ! Et dix bornes pour rien et une bosse à remonter et aucun panneau ; les Gendarmes nous remettront sur le droit chemin.

Les premiers pins font leur apparition peu avant Saint-Vincent-de-Tyrosse où nous déjeunons assis sur un banc en plein milieu de la ville. En fait, nous achèverons le désert debout, adossés à la devanture d'un magasin alors que l'orage déverse son trop plein d'eau glacée. Un soleil de plus en plus présent et le vent favorable nous invitent à repartir. Nous entamons la traversée des Landes. Des pins, des lignes droites, encore de pins, des lignes droites. Le rythme s'accélère, nous tombons des kilomètres... Peu de monde sur les routes, un peu d'animation devant les mairies en ce jour d'élections législatives. À notre gauche, l'océan Atlantique... mais nous ne le verrons pas de la journée. On roule, on roule. Chacun son relais. « On avance, on avance... » Vers la fin de l'après-midi, à l'approche du Bassin d'Arcachon, la circulation s'intensifie, les 33 foncent vers l'autoroute. Il est temps de songer à s'arrêter, à stopper notre étape marathon : 216 bornes à 22,50 km/h. L'hôtel Terminus de Biganos nous accueille. Aucune crainte, nous n'entendrons pas les trains !

Lundi 11 juin

Biganos - Rochefort

175 km,

Ce matin, nous inaugurons les départs matinaux, le ventre vide... À Andernos, seuls les cantonniers et la balayeuse sont au travail. Nous tournons un peu pour trouver un café ouvert et une boulangerie. Nous repérons alors une partie du temps gagné... Et c'est reparti pour les longues lignes droites, la forêt de pins, les longues lignes droites, la forêt de pins. Monotone. Au bout de la route, la Pointe de Grave et l'estuaire de la Gironde que le bac permet de franchir. Une petite demi-heure d'attente, une petite demi-heure de croisière, une petite demi-heure à tourner dans Royan pour trouver la route et le tampon de contrôle...



Clocher vendéen

J'apprécie de moins en moins cette chasse au tampon. Certains aiment et les conservent précieusement en guise de souvenir, de trophées quand leur conquête fut rude après s'être fait jeter de plusieurs commerces... Je suis assez partisan de la photo, mais je préfère et de loin, la simple confiance.

La grande route de Rochefort que nous empruntons est très fréquentée et manque singulièrement d'intérêt. Alors, quand nous franchissons un pont sur la Seudre à l'extrémité de son estuaire, je trouve un certain charme à l'endroit et propose un arrêt photos. Nicole est d'accord mais, pour l'instant, le charme du lieu ne la touche pas. Ce qu'elle a repéré c'est le marchand d'huîtres qui tient boutique au pied du pont ! Elle aime les huîtres et sait les ouvrir ! Et nous voilà installés dans l'herbe à déguster le contenu de notre première bourriche. Nous restons près de la route car un ami cyclo rochefortais doit venir à notre rencontre. Seule fausse note, de taille malgré tout, l'eau des bidons remplace le Muscadet !

Grâce à notre guide local nous échappons à la grande route, faisons un peu de cyclo-tourisme, évitons le viaduc et vivons une expérience unique en France avec le franchissement de la Charente sur le pont transbordeur de Rochefort. C'est ici et nulle part ailleurs ! Notre guide qui fait bien les choses, nous a réservé une chambre dans un hôtel très confortable et partage notre table dans un restaurant sur le port. Me voilà réconcilié avec le Tour de France.

Comme ce soir, nous saurons faire de chaque dîner un moment où le culte de la diététique sportive s'effacera devant la culture gastronomique locale car, si je me suis amusé à tracer une caricature de ma coéquipière très « pro » sur son vélo, sa compagnie n'est ni morose, ni austère. Fruits de mer, poissons, foie gras, confits, Pineau des Charentes, Kir breton, Pommeau de Normandie, Muscadet, Calvados en feront les frais !

Mardi 12 juin

Rochefort - Bouin

190 km,

La traversée des villes est souvent difficile, la signalisation rarement adaptée à notre pratique. Pour aujourd'hui, pas de difficultés, Jean-Yves nous conduit vers des chemins de traverse bien tranquilles. Nous devrons, malgré tout, reprendre la grande route rectiligne et étroite tracée sur l'emplacement d'une ancienne voie ferrée. Le vent est plutôt défavorable dans la traversée du Marais Poitevin où j'aimerais bien m'attarder. Mais la route nous appelle et, en plus, elle n'est pas bonne, sans parler de la traversée des agglomérations. Heureux Claude Nougaro et les Toulousains qui, dans leur ville, n'ont que « les trottoirs défoncés par les tuyaux du gaz » ! (C'est la chanson qui le dit) Partout ailleurs ce sont aussi les chaussées qui sont défoncées par les tuyaux du gaz, de l'eau, de l'électricité, de l'assainissement, du téléphone, de la télévision par câble... Les rues de chaque ville ou village sont de véritables « tape culs »



Pont de St-Nazaire

où l'on craint aussi pour le matériel et, quand tout est nickel, on prend bien soin de placer des pavés. Si les élus faisaient du vélo, ils en corrigeraient des choses ! Quelques églises aux clochers pittoresques, quelques vues sur les marais agrémentent le parcours et font un peu oublier la très longue approche des Sables d'Olonne. Dans l'après-midi, le soleil a fait son apparition et nous lézardons un moment sur un banc face au port de Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Nous ne perdons pas de temps malgré tout ! Nous mangeons ! L'étape est longue, la traversée de la Vendée nous épuise et nous arrêtons à Bouin, échouant – *Eh Chouan !* à l'hôtel du Martinet. C'est une grande maison bourgeoise qui s'ouvre à l'arrière sur une vaste cour qu'entourent les bâtiments bas qui abritent les chambres au décor très sobre. Une piscine occupe l'endroit le plus ensoleillé. La soubrette qui nous accompagne nous « fait montrer » la pièce où nous rangerons les vélos. Nos oreilles se dressent, il y a longtemps que je n'avais pas entendu cette expression enfantine. Il est déjà 19 heures, il faut se hâter de faire la toilette, la lessive, sortir les cartes du len-

demain. À 19h45, nous passons à table. « Vous avez bien profité de la piscine Monsieur-Dame ? » demande mielleusement la patronne qui, par ailleurs, manque sérieusement de classe. Tu parles, on n'a que ça à faire ! Et voilà notre soubrette qui revient avec, pour chacun, trois (oui, 2+1 !) trognons de pommes de terre sautées. On dormira bien cette nuit, la digestion sera facile. Nous réglons la note (salée) car nous avons prévu un départ matinal, très matinal !

Mercredi 13 juin

Bouin - Sainte Anne d'Auray

152 km,

Je suis réveillé depuis un petit moment, la lumière du jour éclaire un peu la chambre, je profite des derniers instants de repos... « Tu as l'heure ? Mon compteur marque 8 heures ! » Pas de bol, le mien aussi ! La fatigue accumulée depuis huit jours a fait son œuvre, panne d'oreiller diagnostiquée ! Nous avons bonne mine quand nous défilons devant la salle à manger où le petit-déjeuner est servi...

Le ciel est couvert. La boulangère de Bourgneuf-en-Retz auprès de qui nous sollicitons un coup de tampon et un pain au chocolat (chocolatine, ils ne connaissent pas), garantit que Saint-Antoine-de-Padoue n'apporte pas la pluie. Et bien c'est raté ! C'est parti pour le déluge. Il pleut encore à Saint-Nazaire quand nous franchissons le pont sur la Loire ; ici c'est plus le Gerbier-de-Jonc, le fleuve est large, les bateaux qui naviguent sont gros. Forcément le pont est long, haut et d'accès « escarpé ». Sans bande cyclable, nous nous lançons à l'assaut ; mon cœur bat la chamade et je fonce. Ouf ! C'est passé ! Quelques photos et il faut maintenant, dans la zone industrielle, dénicher la D50 qui nous permettra d'éviter Nantes. Aucun abri pour lire la carte que nous déployons sous l'averse ; en voilà une qui ne fera pas un second tour de France. Nous tenons enfin « notre » D50.

À Saint-Joachim, il pleut encore. Au cœur des marais de la grande Brière, cette commune est cernée d'eau et se compose d'un archipel de sept îles. À l'heure du pique-nique, Saint-Joachim est un aquarium dans



Entrée de la Ville Close à Concarneau

lequel nous trempons. Heureusement pour nous, l'avant-toit de la bibliothèque Louise Michel déborde largement et abrite nos agapes (?) et nos vélos. Nous avons déjà remarqué dans la région que le parking des supermarchés est couvert et qu'une allée, également couverte, conduit à l'en-



St-Gilles Croix de Vie

trée du magasin ; j'ai déjà noté la même chose en Andalousie. Est-ce vraiment pour le même motif ?

Malgré le mauvais temps, j'apprécie ces paysages de marais, et les gouttes sur les étangs apportent un peu plus de mélancolie... On se console comme on peut ! Nous entrons dans le Morbihan à La Roche-Bernard où nous franchissons la Vilaine par un pont suspendu assez impressionnant. Le soleil fait son retour, nous reprenons goût à pédaler. La digitale pourpre fait également son apparition, ses grappes florales tournées vers la lumière vont égayer le bord des routes tout au long de la traversée de la Bretagne.

Contrôle à Sainte-Anne-d'Auray, haut lieu historique et culturel breton. Nous avons 152 km au compteur, la ville compte plusieurs hôtels et trouver un gîte plus loin paraît incertain. La sagesse prévaut, nous dormirons donc face au sanctuaire devenu le lieu de pèlerinage le plus important de Bretagne.

Jeudi 14 juin

Sainte Anne d'Auray - Plomodiern

179 km, 1 650 m de dénivelé

L'étape d'aujourd'hui s'annonce très touristique. Pourvu que le ciel soit avec nous ! Je veux dire... la météo. Il faut bien rattraper le retard pris hier matin, donc départ à 6 h 30 après avoir grignoté quelques biscuits. Le vent est plutôt favorable. Direction Pont-Aven, ses peintres et ses galettes. Nous consacrerons quelques minutes à la ville et un long moment à l'Intermarché voisin. Le tourisme a ses limites. Les côtes qui vont suivre vont être particulièrement indigestes. Elles se succèdent sans répit. « Et une bien raide à 15 % pour ces Monsieur-Dame, et une autre à 12 % ! »

Concarneau et sa ville close méritent quelques photos. Nous y sacrifierons et on repart, on monte, on descend. À la sortie, ça donnera 1 650 m de dénivelé positif !



Pont Aven ses peintres, ses galeries

Prochains contrôles : Pont l'Abbé où le mauvais temps menace, Douarnenez où se déclenche une violente averse. Ajoutez-y une erreur de parcours et des bosses ! Dans la zone industrielle où nous errons en quête d'un coup de tampon, je vois soudain un panneau Ronan Pensac, Contrôle auto » Chouette, un ancien du Tour de France ! Hélas, nous atterrissons chez la concurrence !

Il faut encore tomber 20 km jusqu'à Plomodiern où nous avons réservé. L'averse se calme sans cesser vraiment...

Venu de la région parisienne, le jeune couple qui tient l'hôtel-restaurant de La Cremaillère ne manque pas de courage. Le propriétaire a restauré et aménagé cet établissement où sa grand-mère passait ses vacances... L'hiver est long et il doit travailler à l'extérieur pour boucler le budget qui lui permet de continuer à restaurer un autre bâtiment. La vente de produits de terroir et artisanaux apporte un complément de ressources... Tout est fait avec goût, y compris la cuisine ; on s'y sent bien, le moral remonte.

Dans la nuit, la pluie et le cri des mouettes me réveillent, de quoi demain sera-t-il fait ?

Vendredi 15 juin

Plomodiern - Morlaix
189 km, 1 460 m de dénivelé

Hier au soir, nous avons oublié de nous faire expliquer la direction à prendre pour quitter Plomodiern. Nous payons cash notre erreur avec plusieurs allers et retours. Il n'y a pas de place pour l'improvisation et ça m'agace ! Et il pleut et ça me saoule !

Ne nous plaignons pas, le vent est favorable et nous allons franchir le col du Menez-Hom, le premier nouveau col à inscrire à notre tableau de chasse ! Hélas, un mauvais repérage Nicole, nouvelle adhérente au Club des Cent Cols, ne maîtrise pas encore le Chauvot et le « briscard » n'a pas ouvert la carte nous prive de ce petit plaisir. Cette fois, je suis bien puni de ma légèreté ! Néanmoins cette région d'Armorique, cette montagne sacrée des Celtes avec ses vallonnements boisés est très agréable à parcourir.

Il reste un autre obstacle à franchir, Brest ! Ne pas rater le pont Albert Loupe ! Et bien, on l'a manqué ! Nicole s'obstine à vouloir emprunter la voie rapide et son pont sus-

pendu ; je dois me plier sous peine de devoir traverser à la nage l'estuaire de l'Elorn. Des employés de la DDE nous stoppent immédiatement et nous indiquent la bonne route qui nous conduit au fameux pont entièrement réservé aux cyclistes et aux piétons ! Mais, que les panneaux discrets ! Dans quelques semaines, les cyclos vont le franchir en grand nombre à l'occasion de Paris-Brest-Paris. Je viens de m'affranchir d'un complexe que je nourrissais vis-à-vis de mes camarades randonneurs et diagonalistes ; c'est fait, moi aussi, je suis allé à Brest avec mes petites jambes et au départ de Montauban !

Bien meilleur sera le fléchage qui nous conduit sans encombre à Guipavas, dans la banlieue de la « métropole océane ». Pour ne rien manquer du tour de la France, hop ! un petit crochet vers Ploudalmézeau, en pays d'Iroise, à la pointe nord-ouest de la



Les bornes qui jalonnent la Voie de la Liberté

Bretagne. Nous poursuivons notre route dans cette région des abers, mot breton qui désigne la vallée d'un fleuve ennoyée par l'élévation du niveau de la mer. Ces abers sont encaissés et se franchissent par un pont ; celui de l'Aber Wrac'h est en réfection. « En vélo, ça passe » et bien non ! et on se tape une rude côte et un crochet de quelques kilomètres pour retrouver un autre pont. Cette partie du tour de France est une histoire d'eaux et de ponts.



A Brest, le pont Albert Loupe abandonné aux piétons et aux cyclistes

Direction plein est vers Saint-Paul-de-Léon et ses cultures maraîchères. Je suis surpris par la quantité de tracteurs qui circulent sur les grandes routes avec leurs cargaisons d'artichauts ! Faut dire que les grandes routes, très bien entretenues, sont souvent doublées par une voie rapide ; côté qualité du réseau routier, la Bretagne a su s'assurer le pompon. Pour finir la journée, nous rejoignons Morlaix au fond de sa rade très agréable à parcourir sous le soleil de la fin de journée. L'hôtel du Port où nous avons jeté l'ancre n'assure pas le dîner, nous nous rabattons sur un plat de pâtes dans une pizzeria. Nous pressons le pas pour rentrer à l'hôtel car la pluie a fait sa réapparition, on ne change pas une équipe qui gagne. Au passage, nous repérons la route du départ, nous allons devoir grimper d'entrée !

Samedi 16 juin

Morlaix - Lancieux
178 km, 1 400 m de dénivelé

Et elle fait mal, cette première côte ! J'ai « les grosses cuisses ». Au bout d'une dizaine de jours sans repos, le corps se révolte, la mutinerie enfle, les hémorroïdes aussi, le cœur s'emballa, les poumons s'essoufflent, l'estomac se vrille ; le corps tant sollicité refuse de travailler plus. En patron moderne, je laisse pourrir la situation et, à l'usure (!) et au bout d'une demi-heure tout se remet en ordre de bataille. Seule l'expérience nous permet de savoir gérer nos efforts. Notre professeur de dessin nous répétait sans cesse que l'art, c'est faire le maximum avec le minimum. Alors oui, la randonnée au long cours, c'est du grand art : faire le maximum de kilomètres avec un minimum d'efforts. Ma coéquipière est experte dans ce domaine, elle possède l'art de faire patiner l'embrayage à l'approche d'un feu rouge, d'un rond-point ou de tout ralentissement. Elle peste à chaque fois qu'elle doit mettre pied à terre, l'important pour elle étant de ne pas avoir, après un arrêt complet, à relancer la machine alourdie par les sacoches. Elle se gèlera dans une



Fontaine à Matignon

descente plutôt que de s'arrêter pour enlever le coupe-vent, au pied de la côte qui suit. J'ai chassé pendant plusieurs kilomètres pour ne pas avoir appliqué ce principe. Le corps est donc en ordre de bataille, la pluie aussi... Nous ne profitons guère des paysages bretons... Nous laissons Tréguier à notre gauche et descendons directement vers le port où nous sacrifierons à l'arrêt casse-croûte, contrôle. Il pleut abondamment, une enseigne nous attire, nous cherchons en vain à abriter les vélos que nous abandonnons sous des poches plastiques pour pénétrer dans l'établissement... Pas de chance, c'est un restaurant ; pas de café, pas de chocolat mais coup de tampon, toujours ça de pris. La bâche du magasin voisin abritera notre ravitaillement pris debout. Au désagrément de la pluie s'ajoute une longue route ennuyeuse entre Paimpol et Saint-Brieuc ; pour ne rien arranger de nombreux travaux créent des perturbations. L'arrivée à Saint-Brieuc nous paraît sinistre et bien bossue avec des rampes à 13 %. Nous choisissons de manger au restaurant, mais nous resterons dehors, au courant d'air, manière de ne pas succomber au confort... Nous quittons la ville par une zone industrielle, un dernier mauvais souvenir. Nouvel obstacle à Langueux où la ville est paralysée par une corrida, les championnats de France 10 km route ; nous refusons d'emprunter les déviations mises en place et, sous la pluie battante, nous sautons d'un trottoir à l'autre, évitons les barrières pour terminer notre course dans les couloirs de l'arrivée. Et ils sont étroits ces couloirs, il ne faut pas se louper ! Yffiniac est en vue, la patrie du blaireau accueille aujourd'hui la cyclo-sportive « La Bernard Hinault » ; nous ne verrons aucun des concurrents. La fin de journée sera moins humide et nous achèverons notre étape à Lancieux dans un hôtel à quelques pas de la mer. À l'heure

de ma promenade digestive, je surprendrai deux jeunes filles qui se baignaient dans les vagues... à la sortie de l'eau elles semblaient moins fringantes.

Sur le chemin du retour, je jette un coup d'œil à la station météo locale et je constate que la pression atmosphérique est en hausse constante depuis 14 heures Voilà qui redonne de l'optimisme à l'équipage.

Dimanche 17 juin

Lancieux - Coutances
156 km, 1 000 m de dénivelé

La lumière du jour éclabousse notre chambre. J'exagère un peu pour dire que le soleil est bien présent dès 6 h 30 pour inonder le départ d'une étape très touristique. Premier rendez-vous à Saint-Malo, la cité des corsaires, pour le petit-déjeuner. Impossible pour l'heure d'approcher des remparts, le pont qui franchit le canal d'accès au port est indisponible. Les premiers plaisanciers quittent leur abri et le pont se remet en place après avoir glissé horizontalement.

Toujours pressés, on ne s'attarde pas. Mais Saint-Malo est une grande ville, nous mettrons du temps à la quitter. Qu'importe, il fait beau, le ciel est bleu. Une petite grimpe, les laveuses d'huîtres de Cancale nous accueillent. Tout en cassant la croûte, nous apprécierons leurs formes généreuses dessinées sous des jupons de bronze. Toujours allier tourisme, photos, repos et ravitaillement et tampon. Surtout ne rien oublier, ne pas gâcher son temps !

Mais dans la descente qui suit, le temps gâche à nouveau mon plaisir, le fond de l'horizon s'est chargé de nuages bas qui progressent vers nous. Fini le bleu, place au gris.

Qu'il soit breton ou normand, le Mont-Saint-Michel attire la foule des touristes et des marchands. Nous nous en approchons par des petites routes qui se coupent à angle droit et débouchent sur la grande « avenue » qui conduit au pied du mont.



Les laveuses d'huîtres de Cancale

L'archange Saint-Michel terrassant le dragon a déjà la tête dans les nuages...

L'histoire contemporaine nous rattrape bien vite quand on emprunte la « Voie de la Liberté » dont les hautes bornes rondes rendent hommage aux troupes qui ont libéré notre pays en 1944.



Clocher breton

C'en est fini du beau temps, nous « bâchons » au pied de la ville d'Avranches et arrivons sous une violente averse au carrefour Patton où un monument a été élevé à la mémoire de la « Percée d'Avranches » par l'armée américaine, le 31 juillet 1944. Nous prenons notre temps pour manger un peu, solliciter un coup de tampon sur notre carnet de route et expliquer notre entreprise. Mais l'averse n'a pas cessé et ne doit pas cesser de sitôt, nous assure le patron en bon normand qui connaît le climat local. Il faut donc remonter sur le vélo. Jusqu'où ? Le plus loin possible...

Et là va commencer la plus « belle » galère du voyage. La pluie est froide, la route est droite, extrêmement vallonnée, la circulation intense. Chacun s'enferme dans son cocon, relaie consciencieusement. Que se passe-t-il ? Je lâche Nicole dans les montées, l'écart se creuse à chaque côte. Généralement, elle revient dans les descentes mais j'ai beau jeter un œil dans le rétroviseur, je la vois à une cinquantaine de mètres, je ralentis. Voilà maintenant que je la lâche dans les descentes, du jamais vu depuis le départ d'Albi. Je ne comprends pas. La pluie, le froid sont sans doute en cause, inutile de s'arrêter... Je voudrais en terminer au plus vite avec ce calvaire et je me motive en me répétant sans cesse « Si demain il pleut à Cherbourg, je prends le train, si demain il pleut à Cherbourg, je prends le train ; j'ai fait mes quinze jours, elle comprendra sûrement, peut-être fera-t-elle pareil... » Je rabâche mon scénario et continue à pédaler avec rage et Nicole qui

Inscrit au « Patrimoine Mondial » par l'Unesco en 1979, le Mont-Saint-Michel est l'un des sites les plus visités avec quelque trois millions de visiteurs par an.



s'éloigne. Il faut l'attendre, la soutenir. Je voudrais échanger quelques mots avec elle, mais la circulation est telle qu'il serait suicidaire de rouler de front. Elle recolle mais décolle dans la prochaine descente. Vivement qu'on arrive dans une grande ville, qu'on trouve un hôtel... mais la ville est encore loin... Une dernière descente, un carrefour au pied de la ville de Coutances et... un hôtel! Nicole arrive défaite, frigorifiée, sans freins...

Je me présente à l'accueil du Relais du Viaduc pour apprendre que des chambres sont disponibles mais la restauration impossible! Qu'importe, la ville a suffisamment d'hôtels! Prochaine étape, l'hôtel de Normandie. On suit les panneaux. La perspective d'en finir rapidement nous donne la force de nous hisser au sommet de la colline où la ville est construite. En ce dimanche soir d'un printemps pourri le touriste est rare et l'hôtel fermé! Poussons plus loin notre quête... Le troisième établissement est fermé. Nous sonnons, la tenancière ouvre une fenêtre à l'étage: « Vous avez réservé? Attendez je vais voir... Désolée, c'est complet ». Faux cul! Tu pouvais pas dire que t'avais pas envie d'ouvrir pour deux pèlerins! Direction l'Hôtel du Parvis, au pied de la cathédrale. Un bel établissement « Café, Brasserie, Restaurant, Hôtel! ». Par les larges vitres on voit les chaises sur les tables! Et de quatre. Nous trouvons refuge sous une porte cochère et sortons notre liste des hébergements. Nicole tremble tant, qu'elle a du mal à tenir fermement sa feuille dans une main, son portable dans l'autre; je viens à son secours et ne parviens pas à maîtriser mes tremblements. Le téléphone sonne, le téléphone pleure... Pas un chaland dans les rues pour nous venir en aide. Il n'est pas 18 heures, il nous reste la mairie où le bureau de vote est encore ouvert pour le deuxième tour des élections législatives. Mon entrée dans la salle au plancher ciré a quelque peu troublé la sérénité des lieux. Tout est si solennel, si figé, si silencieux... Qu'importe, j'ai une adresse, nous avons des explications supplémentaires d'une citoyenne qui allait accomplir son devoir. Encore un kilomètre, une descente, une dernière montée et le Cositel nous attend dans

son « cadre paisible et verdoyant ». Un jeune homme stylé nous accueille, nous fournit une chambre, un garage pour les vélos, de vieux journaux pour bourrer nos chaussures et des sacs poubelles robustes pour remplacer ceux qui étaient censés rendre étanches mes sacoches.

La douche prise, un bout de saucisse avalé, Nicole, qui dans l'heure précédente avait touché le fond, vaincue par le froid et la fringale, est maintenant ragailardie.



Ciel couvert, vent violent en bord de Manche

L'opération séchage peut commencer. Le radiateur électrique de la chambre disparaît derrière une chaise où pendent chaussettes, chaussures, cuissards, maillots... Elle entreprend de squatter la salle de bains dont le radiateur est poussé à fond. Elle sort son artillerie de cyclo-campeur: fil d'étendage et pinces à linge savamment rangées sur une barrette *ad hoc*. La voilà maintenant à



Le charme du bocage normand sous le soleil

la recherche de points d'ancrage de sa cellule. À la fin de l'opération, la déco du hammam n'est pas terrible et utiliser les toilettes devient une épreuve de souplesse. Demain tout sera sec mais, dans les lieux, il flottera sans doute longtemps des odeurs subtiles. Elle part ensuite changer ses patins de freins en se promettant de dire trois mots à son vélociste préféré. Fini pour moi d'être devant dans les descentes.

« Ce soir, on goûte le pommeau normand! » C'est alcoolisé, c'est parfumé, c'est réconfortant... Les larges baies de la salle de restaurant s'ouvrent vers la ville et la cathédrale que l'on distingue tout en haut, au milieu d'un voile de pluie qui n'a pas cessé de tomber. Nous regardons, dépités. « S'il te plaît... dessine-moi un soleil ».

Une jeune fille attablée près de la fenêtre se désole: « Encore de touristes qui iront dire qu'il pleut toujours en Normandie! ». Nous lui assurons qu'en ce moment ce n'est guère mieux chez nous mais Nicole d'ajouter perfidement que la cathédrale d'Albi est plus belle. Tu parles! Dans l'état où tu étais tu n'as même pas jeté un œil sur celle-ci quand tu l'as contournée! Les spécialités normandes nous attendent, y compris le sorbet aux pommes copieusement arrosé de Calvados. Je me sens très bien, mais faudrait pas croiser un éthylo-test dans l'escalier.

Demain, je prends le train... c'est sur cette perspective réjouissante que je m'endors.

Lundi 18 juin

Coutances - Saint Laurent sur Mer 195 km

Nous quittons l'hôtel dès potron-minet et, comme minet n'aime pas l'eau, il ne pleut pas! Le personnel est déjà à pied d'œuvre pour préparer le petit-déjeuner que nous n'avons pas prévu à l'hôtel, néanmoins la direction nous offre une boisson chaude. Délicate attention.

Donc pas de pluie pour notre départ de Coutances mais une grisaille tenace qui enveloppe la côte que nous avons choisi de longer après Lessay, la mer à notre gauche,

les cultures maraîchères à notre droite. Le vent violent, favorable, nous accompagne et finit par chasser les nuages pour laisser place au soleil. Nous continuons notre progression vers la pointe du Cotentin que nous évitons pour aller cueillir le coup de tampon à Cherbourg où je devais prendre le train si, par hasard, chance ou malchance la pluie tombait... Il fait beau, l'arrêt est déprogrammé. Nous contournons le port de Cherbourg par une zone d'activité commerciale du côté de Tourlaville où nous entrons pour en ressortir un peu plus loin pour pénétrer dans La Glacière d'où nous ressortons aussitôt pour y revenir au prix de nombreuses ascensions aussi rudes les unes que les autres! Vivement la campagne! Nous nous enfonçons maintenant dans le bocage normand, ses haies vives, ses chemins creux, ses vaches, ses villages... La route, jamais droite, épouse le relief avec ses creux et ses bosses. Pour une fois nous prenons plaisir à rouler. Montaigu-la-Brisette... ce nom chante à nos oreilles, nos estomacs gargouillent, une table nous attend dans un coin idyllique. Pour la première fois depuis notre départ nous mangeons en pleine nature, un vrai plaisir!

C'est avec une certaine émotion que nous découvrons les premières plages du débarquement. Se dire que sur ces plages des milliers de jeunes gens sont morts avant même de toucher le sol français rend terriblement humble. Toutes les difficultés que nous avons rencontrées depuis Tucheau ne sont rien face aux peurs, aux souffrances, à la mort que ces combattants ont affrontées en débarquant sur ces plages et en



Les quais de Honfleur

s'enfonçant dans notre territoire. Sans oublier les populations locales, les résistants et les volontaires qui ont également payé un lourd tribut à la libération de notre pays. « Oh Barbara quelle connerie la guerre », ces vers de Prévert m'étaient revenus en mémoire en arrivant à Brest, ils sont encore d'actualité. Partout des musées, des monuments, des chars, du matériel de débarquement et des cimetières... et nous réalisons que nous sommes le 18 juin.

Pour éviter une zone de marais, la route fait un large détour direction sud-ouest. Nous reprenons contact avec la dure réalité du vent qui n'a pas moli; nous nous appliquons à nous relayer régulièrement et à savamment rechercher le meilleur abri. Mais comme dit Nicole « Après Carentan ça ira



Les cabines des plages normandes

mieux ». À Isigny-Sainte-Mère nous rencontrons la crémière ou plutôt son usine qui produit beurre, crème, camembert et Pont l'Évêque d'appellations contrôlées. Y a pas que le Calva en Normandie! Nous achevons notre journée à Saint-Laurent-sur-Mer, à deux pas de la Manche. Il fait beau, on se croirait en vacances. Notre logement à La Sapinière, dans un vaste studio au rez-de-chaussée contribue à cette impression.

Mardi 19 juin

Saint Laurent sur Mer - Etretat 185 km

Départ très matinal après avoir grignoté quelques biscuits; com'dab', pour la boisson chaude, nous verrons plus tard. Rien à dire, il fait beau! Toujours et encore des souvenirs du débarquement; à Colleville-sur-Mer des photos géantes affichées sur les murs des bâtiments, montrent les lieux pendant les combats.

Notre route se poursuit le long de la Côte de Nacre jusqu'à Bénouville où nous attend un contrôle avant de franchir l'Orne sur un pont appelé « Pegasus Bridge » du fait du surnom de la 6^e division – Pégase – qui, le 6 juin 1944, le prit intact en dix minutes. Les troupes britanniques étaient arrivées discrètement en planeurs. Il s'agit d'un pont basculant/levant, initialement construit en 1935, l'original a été remplacé par un nouveau pont similaire mais plus large en 1994. Il y a longtemps qu'on n'avait pas trouvé un pont. Par chance, nous le voyons en fonction et patientons quelques minutes. Sur l'autre rive nous quittons Bénouville. Pour le tampon, c'est retour en arrière, une bonne grimpe et la recherche d'un commerce. Un marchand de cycles, motoculteurs, tondeuses devrait nous accorder le fameux sésame; hélas, il est très occupé avec des clients. Nicole aperçoit le tampon sur le comptoir, s'en saisit et vise nos carnets sous l'œil étonné de deux gendarmes qui attendaient patiemment. Au revoir et merci! C'est ainsi que se gagnent de pré-

cieuses minutes et, au diable les bons principes!

Aujourd'hui nous reprenons nos pique-niques urbains devant une poissonnerie de Merville-Franceville. L'ordinaire (taboulé, jambon blanc, yaourts) sera amélioré par une douzaine d'huîtres encore avalée sans Muscadet. Tour de France, que de crimes on commet en ton nom!

Nous voici à présent sur la Côte Fleurie et ses plages « chic » de Cabourg, Deauville, Trouville... Les petites cabines blanches s'alignent au pied du quai qui borde la plage. Mère-la-pudeur peut dormir sur ses deux oreilles quand se changent les baigneuses. Question rouge: la côte, à cet endroit, est-elle plate ou bossue? Réponse: elle est très bossue, pentue, raidue*, éreintante! (Ça sonne bien).

Nouveau contrôle à Honfleur au syndicat d'initiative que nous découvrons après une courte promenade dans les ruelles pittoresques bordées de vieilles maisons.

Depuis quelques minutes, la fameuse lumière du site qui attire une foule de peintres, a tendance à s'obscurcir! Va-t-il falloir ressortir l'imper que l'on avait oublié – un peu? Sur l'autre rive de la Seine, Le Havre, sa gare maritime et sa gare SNCF. C'est décidé, c'est là que demain je prendrai le train. Nous délaissions le Pont de Normandie dont nous apprécions l'élégance pour nous diriger vers le « vieux » Pont de Tancarville qui fut l'orgueil de la France dans les années soixante. Bien que la circulation soit relativement fluide c'est avec une certaine appréhension que nous nous lançons à l'as-



Hymne à la liberté



Étretat

saut des 1 400 m du tablier du pont suspendu. La pente de 6,5 % ne facilite pas notre échappée dans le vent assez violent qui balaie l'estuaire de la Seine. Du côté de la mer le ciel est noir et zébré d'éclairs, allons-nous subir, sur la route, notre premier orage ? En effet, paradoxalement, et vu le nombre d'heures de pluie que nous avons connu, nous n'avons entendu aucun coup de tonnerre. Sera-ce pour les prochaines minutes ? Du calme, les nuages sont encore loin !

À la sortie du pont, nous avons changé de cap et le vent, jusqu'alors favorable, nous cueille brutalement. Ma coéquipière réalise qu'à partir de demain, elle sera seule face aux éléments. Elle se cale dans ma roue et n'en bougera plus jusqu'à la fin de l'étape. Nous nous livrons à une belle partie de cache-cache avec l'orage qui sévit tantôt devant, tantôt derrière ou à gauche ; nous réglons notre allure en fonction de la progression des nuages et nous finissons par gagner ! Nous arrivons sur Étretat par une route détrempeée ; la patronne de l'hôtel où nous avons réservé est tout étonnée de nous voir arriver secs et souriants. Vu les trombes d'eau qui venaient de s'abattre sur la ville elle n'osait pas imaginer l'état dans lequel elle allait nous accueillir si toutefois on arrivait ! Nous ressortons pour prendre notre repas en ville ; les falaises et l'Aiguille percée sont merveilleusement éclairées par un magnifique soleil couchant.

Mercredi 20 juin, jeudi 21 juin

Étretat - Mautauban
via Le Havre, Paris

Le réveil de Nicole sonne à 6 heures comme tous les jours, mais aujourd'hui je goûte quelques minutes supplémentaires de répit pendant qu'elle s'affaire autour de ses sacoches. Étretat n'étant pas dans la proche banlieue de Montauban, je dois me rendre à l'évidence que je dois me bouger. Et le rituel immuable reprend : toilette, sacoches, petit-déjeuner, récupération du vélo dans son réduit et départ... Je me rends compte que je n'ai pas sou-

vent parlé des garages pour les vélos. Nous avons tout vu, depuis la vaste salle équipée de crochets de l'établissement d'Argelés jusqu'à la chambre du fils de la maison comme c'était le cas aujourd'hui. Nos vélos ont souvent couché à proximité des poubelles, appuyés contre des congélateurs ou du mobilier hors d'usage. Ils ont parfois partagé notre chambre au rez-de-chaussée ou bien passé la nuit sous un hangar... C'est souvent très instructif de découvrir l'envers du décor, de pénétrer dans les parties secrètes des établissements. On peut ainsi les juger comme on juge un bistrot à la qualité de ses toilettes et là aussi, nous en avons vu !



Pegasus Bridge

Lors des « au revoir » j'éprouve un certain sentiment de culpabilité, mais les règles du jeu étaient claires entre nous, et le sentiment de la délivrance est le plus fort. Le mental ne suivait plus mais avait-il réellement pris le départ ?

Dans la lumière froide du petit matin, l'Aiguille percée et les falaises ont perdu de leur charme. Je rejoins directement Le Havre par une route qui reste sur les hauteurs ; le premier terrain de sport que j'aperçois avant de plonger sur la ville est un terrain de rugby. Même si les poteaux sont un peu courts, ça sent déjà la maison. N'est-ce pas ici qu'est né le premier club français de rugby, Le Havre Athletic Club en 1872 ? Quant à la section cyclotourisme du Véloce Club du Havre, elle date de 1888. Merci les british. Après un épisode ferroviaire je retrouve mon domicile et un vide à combler, un parcours à remplir de souvenirs. Aurai-je, en 2008 plus d'envie qu'en 2007 ?

2^e Période 2008

Hiver 2007-2008

'ai donc effectué une moitié de Tour de France. Mais ce n'est pas l'histoire du verre à moitié vide ou à moitié plein, je n'ai fait qu'une moitié, c'est-à-dire rien ! Le tour, c'est le tour avec retour à la case départ. En 2007, je n'étais pas motivé. En 2008, je veux en finir, il n'y aura pas de plan bis. C'est cette année ou je resterai sur un échec ! Je m'efforce donc de mettre toutes les chances de mon côté.

Juin 2008

Enfin seul ! À moi la liberté ! Voilà ce que je pourrais dire... En réalité, je suis au pied du mur et je dois assumer seul ! À Étretat, j'ai 115 km de retard par rapport au découpage calculé sur 29 jours, le 30e étant conservé comme Joker en cas de très mauvais temps dans les montagnes. Il faudra donc allonger les étapes, partir plus tôt. Elle avait raison ! Enfin seul ! À moi la liberté ! Donc, pour la liberté, c'est raté, il va falloir cravacher. Quant à la solitude, si elle fait partie de mon quotidien habituel, sur un voyage aussi spécial que le Tour de France Randonneur, j'ai peur qu'elle me sape le moral, surtout si je « bénéficie » des mêmes conditions atmosphériques qu'en 2007. Je fais donc appel aux amis du Club des Cent Cols qui résident dans les régions traversées. Ils répondront tous à mon appel. Donc, une solitude à petite dose m'attend et j'irai ainsi de rendez-vous en rendez-vous, ajoutant cet objectif, cette carotte, à la randonnée.

Enfin seul ! À moi la liberté ! Bien sûr, je n'en pense pas un mot car Nicole fut pour moi un guide, un aiguillon dont j'ai apprécié la compagnie. Mais, seul, face à mes responsabilités, je devrais être plus « performant ». Fermez le ban et en route !

Nouvel épisode ferroviaire entre Montauban et Le Havre avec simplement une petite inquiétude : au passage du train en gare de Rouen une violente averse s'abat sur la ville. Ça recommence, pensais-je in petto ! J'emprunte la véloroute du littoral pour rejoindre Étretat. Un parcours bien fléché, agréable à suivre, à quelques centaines de mètres de la côte. Dans le futur, cette véloroute s'intégrera à un parcours cyclable reliant les Pays-Bas au Portugal. Au fait, le soleil est bien présent ! Nuit à l'hôtel d'Angleterre où nous avions reçu un excellent accueil. Vu l'heure de départ prévue, la propriétaire me préparera un plateau et une cafetière. Elle est heureuse de me raconter que son petit-fils vient de passer une semaine à pratiquer le cyclotourisme itinérant avec son instituteur : « Il est rentré très fatigué, mais maintenant il raconte, il raconte tout ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu... » Il ne faut pas désespérer, il reste encore de bons enseignants !

Lundi 16 juin

Étretat
Rue, 200 km

Départ matinal. Les rues d'Étretat, hier si vivantes, sont encore désertes. Déjà, une première bosse que j'avale en souplesse sur le plateau de 24 que j'étrene pour l'occasion. Et oui, en un an, j'ai encore tombé deux dents, mais, comme l'a écrit Pierre Roques, « Mieux vaut garder des forces que des dents. » La lumière rasante du soleil levant éclaire le plateau du Pays de Caux, plateau vallonné malgré tout ! Bois et prairies se côtoient, paysages reposants. La route se rapproche de la Côte d'Albâtre et ses falaises qui plongent vers la mer. Des villas cossues, des manoirs se cachent dans la forêt. Plus moderne et moins esthétique, la centrale nucléaire de Veulettes-sur-Mer et premier contrôle à Saint-Valéry-en-Caux où tout le monde se réjouit du beau temps dont bénéficie la région depuis plusieurs semaines. Je vais finir par ramener des coups de soleil de Normandie !

Vers midi, j'arrive en vue de Dieppe où je compte me restaurer. Mais auparavant, la première crevaison du voyage me stoppe dans l'ascension de la dernière côte. Je tourne un peu en rond dans cette assez grande ville, à la recherche d'une épicerie... Peine perdue, ce type de commerce n'existe plus guère dans les grandes agglomérations. Je me résous à m'arrêter à la terrasse d'un petit restaurant, mais vu l'empressement de la patronne à enregistrer la commande, je préfère lever l'ancre et me rabattre sur un bistrot où je me contente d'un sandwich. De rond-points en quatre voies et de zone industrielle en banlieue portuaire j'ai un peu de mal à trouver ma route à la sortie de la ville. Des minutes perdues et des kilomètres en plus, c'est la sanction immédiate.

Je roule au milieu des champs de pommes de terre et de lin, sur une grande route, rectiligne, bossue et vent de trois-quarts face.



Sur la côte d'Albâtre, Saint-Valéry-en-Caux

Terriblement ennuyeux et pénible. Je décide de rejoindre la côte vers Criel-sur-Mer. À la sortie de la coquette station balnéaire, la plaque apposée à la façade d'une villa isolée, attire mon attention : « Ol ben outo ». En lisant un peu vite on pourrait

“ Va et espère*
devise lue sur une croix de chemins
quelques part en Lorraine ”

prononcer : « Ol ven d'aouto », « Au vent d'autan » ; je m'arrête prendre la plaque en photo et la maîtresse de maison qui était sortie, m'interroge. Je lui explique le côté amusant de la situation et m'assure que ce nom signifierait « Belle maison » en anglo-normand.



La descente sur Le Tréport va faire du bien !

La côte qui suit est très « belle » également et bien pentue, heureusement que je suis récompensé par le point de vue sur Le Tréport. Je m'inquiète un peu pour mon hébergement, l'hôtel dont j'ai le numéro de téléphone ne répond pas. J'accélère donc l'allure pour arriver à l'office de tourisme de Saint-Valéry-sur-Somme avant l'heure de fermeture. Malgré un petit coup de fringale, je gagne ce contre-la-montre, obtiens le cachet contrôle et une autre adresse à Rue.

La route va maintenant contourner la baie de Somme et ses mollières où nichent des quantités d'oiseaux qui ont moins de 3 km à effectuer pour aller de Saint-Valéry au Crotoy alors que j'en aurai 13 à couvrir mais sur une belle piste cyclable en site propre. Rue, ça sent le Nord... le premier beffroi, témoin des libertés communales accordées à la ville au Moyen Âge, se dresse à ma gauche. Un coup de fil venu du pays m'apprend qu'il ne fait pas beau en Quercy ; je sens que, cette année, la chance me sourit.

Mardi 17 juin

Bailleul
Rue, 176 km

La façade de la chapelle du Saint-Esprit, édifice représentatif de l'art gothique flam-

boyant en Picardie est remarquablement éclairée par la lumière matinale étonnamment chaude. Il fait tout de même un peu frisquet et j'éprouverai rapidement le besoin d'enfiler les gants d'hiver. Qu'importe, je suis sur une piste cyclable, bien à l'abri des véhicules de la France qui se lève tôt. Je trouve les autobus de transports scolaires, quasiment vides, les camionnettes des entreprises, les voitures particulières encore en grand nombre et neuf fois sur dix occupées par le seul conducteur ; transports en commun et covoiturage restent encore des élucubrations... Les plus dangereux sont les représentants de la France qui ne se lève pas assez tôt et qui foncent pour rattraper leur retard. Plus rituel en semaine, la rencontre avec la voiture jaune de La Poste. Selon les journées on en rencontre une, deux ou trois et de plus en plus tard, à croire que les tournées s'allongent.

De la brume s'élève des nombreux étangs qui bordent la route, images idylliques que complètent quelques cygnes. Le parcours est moins accidenté qu'hier et j'arrive rapidement à Boulogne-sur-Mer dont je craignais la traversée ; elle s'effectue sans encombre, le long des installations du premier port de pêche français. Une bosse assez impressionnante se dresse à la sortie, un jogger finit même par me larguer alors que je m'apprêtais à le doubler... Encore quelques kilomètres et j'arrive au Cap Gris Nez, le Cap Nord de mon voyage. Tout comme les falaises d'Étretat, ce cap a marqué ma carrière professionnelle, bien en évidence, tout en haut de la carte de France.

Je vais y retrouver Yves de Dunkerque, le régional de l'étape. J'avais fait sa connaissance à Marseille, à l'embarquement des bicyclettes sur le ferry qui nous conduisait en Sardaigne lors d'un voyage du Club des Cent Cols. Il avait remarqué les pédales traditionnelles qui équipent mon 650 : « Alors, tu es une vieille pédale toi aussi ! » m'avait-il lancé. Son humour m'avait plu et nous avions fait chambre et souvent route communes.



Rue, le premier beffroi, ça sent le Nord

Je n'hésite pas à parcourir les 3,5 km qui nous séparent du cap et du détroit où la Manche se resserre pour s'ouvrir sur la mer du Nord. Les côtes anglaises sont à 30 km, Douvres est à 33 km : « *D'l'autr'côté de la mer, les collin's d'Angleterr' montr'nt que l'mond' par ici est tout petit.* » * D'importants travaux sont en cours pour aménager le site et le protéger de nombreux visiteurs qui piétinent la riche végétation. Nous ne pourrions pas nous aventurer jusqu'au bord de la falaise ; « *Tu y reviendras pendant la Semaine fédérale de Saint-Omer* » m'a-t-il dit en guise de consolation, le harcèlement ne faisait que commencer... et « *Ne dis pas du mal du Nord quand tu rédigeras ton compte-rendu.* ». En tout cas je ne saurais dire que du bien des gens du Nord, à commencer par Edwige, la patronne de la Brasserie de Wissant auprès de laquelle je sollicite un coup de tampon. Dommage qu'il soit si tôt, j'aurais bien fait honneur à sa cuisine et à sa bonne humeur.

La Marie n'est pas partie, nous n'avons pas encore attaqué la bière dans un estaminet mais à Wissant, le point le plus septentrional du voyage, je tourne le dos à la mer et amorce la descente... « *l'mond' par ici est tout petit* » mais la mer Méditerranée encore bien loin. L'intérêt, quand on roule avec « un pays », outre la compagnie, c'est que l'on n'a pas à sortir la carte... ainsi, grâce à sa connaissance du terrain, nous éviterons Calais et Dunkerque et pourrions rouler sur des routes assez tranquilles, plutôt plates, avec un vent favorable, au milieu des champs de pommes



La Somme canalisée près de la ville

de terre, de lin ou de betteraves appelées chicorées dans la région. « *Le vent est au rire* » et la plaine des Flandres « *tremble sous...* juin » ! Petite leçon d'histoire : entre Ardres et Guines, nous longeons le site du Camp du Drap d'Or où se rencontrèrent François Ier et Henri VIII. C'est en ce lieu que je reçois un coup de téléphone de mon ami Philippe de Bourgogne qui confirme qu'il viendra me prêter main forte d'ici quelques jours. J'avais pour moi l'alliance que n'avait pu obtenir François Ier malgré la démonstration de puissance qu'il fit en ces lieux.

Dans ce pays de « kerque » et de « mille » nous longeons de nombreux canaux que nous n'avons pas le loisir d'admirer en raison d'une épaisse couche de gravillons qui recouvre la chaussée. Prudence. Et voici Bergues ! Ce BPF-BCN du Nord a acquis une réputation inégalée avec le film *Bienvenue chez les Ch'tis*. En fait, il y a tromperie sur la marchandise. Le pays ch'ti, c'est pas ici, c'est dans la région minière. Je me sens vraiment blaireau quand je pose de-



Petit matin picard...

vant la pancarte de la cité pour la photo contrôle du BCN, sous les sourires des passants. La ville entièrement corsetée par des remparts à des atouts touristiques avec ses façades de briques jaunes et son beffroi qui abrite le carillon qui égrène tous les quarts d'heure. Les marchands de frites, de bière et les producteurs de fromage de maroilles peuvent élever une statue à la gloire du metteur en scène. On n'est pas d'ici... la fin d'étape est prévue à Estaires où je ne trouve pas d'hôtel sur l'annuaire. Sans faire un grand détour, j'irai dormir à Bailleul. Yves m'ouvre la route et nous ne tardons pas à rencontrer un autre cyclo de l'Union des cyclotouristes du littoral Nord-Dunkerque qui ne manquera pas de me donner la deuxième leçon d'histoire de la journée. Ils me font découvrir, près de Wormhoudt, le bâtiment où, le 9 mai 1945, fut signée la reddition des troupes allemandes qui occupaient la poche de Dunkerque, faisant ainsi de cette ville la dernière ville française libérée. J'aurai, peu après, le plaisir d'être encouragé par leur président Jean-Claude Loire. Avec tous ces parrainages, je me dois de terminer mon tour et de revenir à SF de Saint-Omer, ils m'ont extorqué une promesse... Nous ne tardons pas à nous séparer, la route m'appelle. Je fais une halte devant le moulin en bois sur pivot de Steenvoorde ; le noordmeulen fonctionne depuis 1774. Sa taille et sa silhouette élancée me surprennent. Fin d'étape à Bailleul, dépaysement garanti... En plein cœur de la ville, sur la place typiquement flamande, face au beffroi, l'hôtel occupe une remarquable maison de brique. Je suis vraiment loin de chez moi. Le maroilles s'invite à ma table.

* Quand la mer monte, paroles et musique de Jean-Claude Damal ; et comment ne pas emprunter quelques vers à Jacques Brel ?

Mercredi 18 juin

Bailleul - Trélon

176 km

Les premiers kilomètres sont plutôt durs, vent de face, mais au fil de la journée, la situation s'améliore et le vent deviendra carrément favorable, un souci en moins... Je n'ai pas encore évoqué les nombreux cimetières militaires que je rencontre tout au long de la route depuis le départ d'Étretat : depuis la fin des deux derniers conflits mondiaux, des hommes venus du Commonwealth, du Portugal, des États-Unis, de France ou d'Allemagne... reposent sur ces terres. Ma route a été jalonnée de cimetières très bien entretenus.

Ce matin, je vais pédaler avec Jean. Je l'ai connu lors d'un séjour « chasseurs de cols » au Gîte des quatre vents. Nous étions partis depuis peu et, déjà, je faisais l'élastique en queue de peloton. Au premier regroupement, nous attendons le dernier participant. Contrairement aux fringants coureurs, il arrive – le pövre ! sur sa lourde randonneuse 26' équipée de garde-boue rutilants où je repère l'autocollant des « Amis du randonneur ». Je sens d'emblée



Le noordmeulen qui tourne au gré du vent, comme nous !

qu'il sera mon partenaire, d'autant plus qu'il porte fièrement le maillot du Club des Cent Cols. Nous ne tarderons pas à libérer nos compagnons trop rapides et à rouler à notre main.

Il est exact au rendez-vous et m'accompagne jusqu'à Carvin. Au passage, il me fait découvrir les premiers terrils, vision surprenante de cette chaîne de buttes couvertes de végétation, surgissant au-dessus de la plaine. Me voilà dans l'Enfer du Nord ! Je traverse Mons-en-Pévèle, haut lieu des Paris-Roubaix d'antan. Plus tard j'approcherai de la tranchée de Wallers-Arenberg. Je roulerai même pendant quelques hectomètres sur une petite route pavée. Beaucoup d'images, beaucoup de souvenirs de lieux où je ne pensais jamais poser



En pays de Pévèle, la tour de l'église bâtie en 1617

mes roues, c'est ça aussi, le Tour de France Randonneur. Un autre nom que je connais bien dans la région, c'est Chimay, mais ce n'est pas l'heure de la bière. Dommage, et si près de la Belgique !

Je dois plusieurs fois demander mon chemin. Il est habituel de raconter des anecdotes concernant le quidam à qui l'on s'adresse... très souvent ses explications sont embrouillées, voire erronées. Personnellement je suis toujours tombé sur des gens très clairs dans leurs explications et en plus ils sont aimables !

Est-ce l'effet du beau temps, est-ce l'habitude ? Beaucoup d'enfants, d'ados jouent à l'extérieur et beaucoup sont à vélo. Beaucoup de drapeaux tricolores aussi, célébration du 18 juin ou encouragements à l'équipe nationale de foot ? Questions sans réponses qui occupent mon esprit.

Depuis ce matin, la route que j'emprunte traverse de vastes forêts, se faufile entre les grandes agglomérations Lille, Lens, Douai, Valenciennes sans que je m'en rende vraiment compte. Tout à coup, comme à Denain, on se retrouve au cœur de la ville très fleurie, avec ses magasins, ses rues piétonnes et son tramway ultramoderne qui relie la ville à sa voisine Valenciennes. Puis brutalement, on se retrouve en pleine campagne.

Maintenant, la route s'élève sur le plateau de l'Avesnois et traverse la cité de Le Quesnoy dont les habitants portent le nom de Quercitains... Tiens, tiens... et oui ! Mêmes racines, chène*. Le Quesnoy appelée également la Cité des Trois Chênes est une ville fortifiée qui a conservé ses remparts et ses fossés aux portes de la forêt de Mornal que je traverse sans rencontrer une seule voiture. Normal, la route en réfection est interdite à la circulation mais je « m'incruste » néanmoins. Le profil ondule modérément, puis se creuse un peu plus, se donne des airs de Gers. Je sens confusément que les vacances en plaine tirent à leur fin...

Mon étape s'achève à Trélon, BCN du Nord :
« *In haut d'eun mignonn'montagne
I est l'pays d'Trélon
El superb'forêt d'la Fagne
Li fait ceinturon.
Ch'est un tiot bourg admirable
Au dédins comme au déhors* »

Paroles de J. Mousseron, poète mineur
Je passe la soirée et la nuit au centre de loisirs Bol Vert installé dans l'ancienne verrière de la ville. L'hôtel est aménagé dans la maison du maître et allie confort moderne et chaleur des bâtiments anciens. Le restaurant, encore plus original, occupe des caves de briques voûtées. Le service est fait avec zèle et quelques maladresses par les jeunes pensionnaires du CAT hébergé dans ces murs. Le maroilles est encore à la fête, depuis la salade jusqu'au plat de résistance !

* Pour Quercy, j'ai également trouvé une origine à partir de territoire des cadurques

Jeudi 19 juin

Trélon - Damvillers

168 km

Depuis hier, je relève une certaine effervescence autour des écoles de la région, des fermetures de classes sont à l'ordre du jour : « *Touche pas à mon école !* » Remarquez, quand je lis ces déclarations d'amour peintes en grosses lettres sur la route : « *JTM* », je me dis que l'on n'a guère besoin d'école... Ailleurs, c'est le régiment que l'on veut conserver dans sa ville.

Aujourd'hui, le temps est bizarre, je sens, je redoute un changement de conditions climatiques... Le ciel bas donne une note de tristesse sur ces routes rectilignes, revêtues de gros gravillons et aux bordures torturées que je redoute quand un véhicule me serre d'un peu près. Le vent qui souffle sur le plateau vallonné n'arrange rien. Le passage d'un convoi de trois énormes semi-remorques transportant des pales d'éoliennes m'apporte quelques minutes de repos... J'emprunte maintenant une route bordée d'arbres. Rien d'original, sauf que la haie est constituée de tilleuls, puis de marronniers, puis d'érables, de noyers, de pommiers... une essence succédant à l'autre, et ce pendant 4 km. Fantaisie d'un cantonnier local ?

Et le toboggan continue, maintenant avec vent favorable qui apporte une première averse. Une autre tombera une heure plus tard, et toujours sans dommages. Je fais la moue et le gros dos. Après tout, le Tour de France, c'est ça aussi. Le tir de semonce ne dure guère.

Dans quelques heures je ne vais plus rouler en solitaire. À Le Chesne, j'ai rendez-vous avec Philippe. Comme il est en avance, il décide de venir à ma rencontre et de casser la croûte à l'abri, dans une grange, au

bord de la route, laissant son vélo bien en évidence. Bien en évidence, oui, mais de son côté de circulation ! Et lorsque je passe à son niveau, sur une grande route au profil accidenté, un véhicule s'est infiltré dans notre champ de vision et, hop ! raté ! Je fais plusieurs fois le tour de Le Chesne, sans m'éloigner du parcours. Sur le bord de la route, 12 km plus avant, Philippe s'impatiente. Le téléphone portable ne passe pas. Les minutes s'égrènent. Je décide de poursuivre ma route quand, enfin, on peut entrer en communication. Le duo est constitué quelques kilomètres plus loin, près de Stonne qui fut, en mai 1940, le théâtre d'âpres combats entre la Wehrmacht et les blindés français. Encore et toujours des morts, des larmes, des ruines...

Dorénavant le vent peut souffler, j'ai mon écran total ! « *J'protège le leader* » qu'il me dit alors. Nous scellons l'union de notre équipe sur un banc devant la mairie de Beaumont en Argonne en partageant le dernier trognon du saucisson de Dédé et son Berthoud, Les Copains d'Ambert (j'ai osé ce pluriel littéraire). Il me l'avait offert lors de son dernier passage et je l'avais conservé précieusement en vue de la randonnée. Les Auvergnats ont pour devise : « *Toujours avoir un saucisson dans sa sacoché !* ». Le saucisson, c'est l'extrême portion du cyclo moribond, la rustique rustine de l'estomac à plat, la rondelle qui fait le fringant. Le mien ne verra pas l'Alsace et la Lorraine !

Le final, sur des routes tranquilles, au milieu de forêts et de prairies est particulièrement agréable malgré quelques côtes. Ce



Trélon « Ch'est un tiot bourg admirable »

soir, à Damvillers où nichent quelques couples de cigognes, notre seul souci est la météo ; il pleut abondamment et il pleuvra toute la nuit. Sur mon portable je découvre le message d'un ami cyclo : « *Dans les moments difficiles pense à ceux qui bossent et qui souhaiteraient bien être avec toi.* » Je sens que demain je vais penser à eux...

Vendredi 19 juin

Damvillers - Turquestein

197 km

"Le ciel est triste et bas", mais il ne pleut pas... encore. Nous nous équipons en vue d'une journée de pluie... que nous ne verrons pas ! La traversée de la Lorraine s'effectue sous le soleil retrouvé.

De Pont-à-Mousson, je ne connaissais que les plaques d'égouts. Je découvre avec plaisir une ville agréable qui s'est développée autour du pont qui enjambe la Moselle. Pendant que Philippe dévalise une épicerie, j'ai le temps d'admirer les maisons à arcades qui bordent la place Duroc. Moins gourmand que lui, j'avais visité une charcuterie où j'avais trouvé un tampon, du jambon et le mignon filet de voix de la charcutière. Tout près des hauts fourneaux qui fonctionnent depuis plus de 150 ans, la ville a donc un certain charme.

La Lorraine nous offre un parcours ondulé, entrecoupé de belles descentes comme à l'arrivée sur Château-Salins, beaucoup de routes tranquilles et, hélas, quelques-unes plus fréquentées. Philippe, en bon randonneur, gère notre progression et le remplissage des bidons dans les cimetières. L'étape est longue de près de 200 km mais la devise lue sur une croix des chemins va désormais nous guider dans toutes les situations et résoudre nos problèmes : « Va et espère ». Le vent est défavorable, va et espère ! La pluie menace ? Va et espère ! Tu sens l'arrivée d'un coup de barre...

À l'horizon, la ligne bleue des Vosges se précise. Nous montons régulièrement. Quelques hectomètres après la sortie de Cirey-sur-Vecouze nous percevons les premières odeurs des sapins. La montagne est bien là, mais ce sera pour demain. Ce soir, nous avons trouvé un havre de

calme et de verdure, blotti au fond de la vallée de la Sarre Blanche, au pied du Donon, entre l'Alsace et la Lorraine, au cœur de la forêt de Turquestein. Le coq au Riesling accompagné de pâtes alsaciennes, servi par une charmante hôtesse reste un souvenir délicieux... Le Riesling qui remplit nos verres contribue à notre bonheur. Mille excuses, Monsieur de Vivie, mais notre cyclotourisme, ce sont aussi ces moments-là !

Samedi 21 juin

Turquestein - Le Markstein

141 km

« *Veinard !* » c'est ce que me lance Nicole que j'ai eue au téléphone, ce soir à l'arrivée. Elle avait vu la météo et savait que nous avions bénéficié de conditions exceptionnelles pour parcourir la route des crêtes, joyau de la traversée de Vosges. L'hôtelière se souvient encore de cette cyclotouriste arrivée et repartie dans le froid, le vent et la pluie...

Mais la journée avait commencé bien plus tôt avec l'ascension du col du Donon, mon premier col nouveau depuis le départ de Tuchen ! Certains membres du Club des Cent Cols préconisent de ne compter que les cols que l'on franchit au départ de son domicile, d'autres qu'il faudrait partir du bord de la mer... pour ce col du Donon, je réunis toutes ces conditions. Il m'aura tout de même fallu 382 jours, 18 heures et 15 minutes pour parvenir au sommet, après 3 579 km de route. Je ferai pas ça tous les jours ! Et je vous raconte pas l'accueil de la patronne de l'hôtel du col ! Une matrone teutonne qui ne supporte pas que l'on appuie des bicyclettes contre le mur de son établissement, elle qui a, à grands frais, mis en place des supports totalement inadaptés à nos vélos chargés ! Après trois ou quatre inspirations pro-

fondes – restons calmes –, nous nous décidons à entrer boire un café et surtout solliciter un coup de tampon. L'un est nécessaire, l'autre indispensable. Une fois encore nous avons petit-déjeuné « à sec » de quelques biscuits et autres victuailles tirées du sac. Après la descente, petite ascension vers le col de Steige. Au nord, les crêtes s'élèvent vers le massif du Champ du Feu, tout près du col de la Charbonnière qui avait achevé de nous occire lors du Circuit des Vosges 1972.

Nous passons de la vallée de la Bruche au val de Villé autrefois appelé « Pays du Kirsch ». Les alambics de cuivre des nombreux distillateurs sont le sujet préféré des photos que nous ne manquons pas de prendre. Le col de Fouchy est assez rude et apparemment bien connu des motards que nous commençons à rencontrer en grand nombre... et c'est pas fini ! Puis descente sur la vallée de la Liepvette plutôt industrielle. Une belle piste cyclable nous mène à Sainte-Marie-aux-Mines. Après le déjeuner pris sur une place et quelques détours pour éviter l'immense village de toile qui abrite chaque année le plus important marché de gros d'Europe pour les minéraux, les fossiles et les pierres travaillées (550 tentes, 900 exposants, 60 pays, 25 000 passionnés), nous prenons la route du col du Bonhomme. Il fait très chaud au fond de la vallée. Quelques nuages s'invitent. Aurons-nous un orage ? Je négocie au mieux la longue ascension... Passage au col des Bagenelles où nous étions venus pour une concentration du Club des Cent Cols. Puis le coup de c... du Pré des Raves et le Bonhomme qui sépare l'Alsace et la Lorraine. Arrêt contrôle. Ici l'aubergiste (au féminin) est sympathique et pose des questions sur la randonnée, le temps pour Philippe de s'enfiler un deuxième demi.

Nous parcourons la route des Crêtes créée



Sur les hauteurs du Jura

pendant la guerre 1914-1918 pour des raisons stratégiques afin d'assurer la logistique et la défense sur le front des Vosges. Quelques kilomètres plus loin s'effectue la rencontre que j'attendais. Nous croisons la route d'un ami de Francis parti faire le Tour de France cyclotouriste. Il l'avait trouvé dans les Pyrénées, quelques semaines plus tôt. Il semble très heureux de pouvoir parler de son périple au cours duquel le mauvais temps ne l'avait pas épargné. Photos souvenirs.

Nous jouissons du beau temps, des panoramas très étendus sur les cols, les ballons, les lacs, les chaumes abondamment fleuris... Nous flânon, photographions, grimpons sur les crêtes à la recherche de quelques cols muletiers. Une fin d'après-midi de vacances : « *Oh put... quel pied !* » comme disait le commentateur en juillet 1998 après le 3e but de l'équipe de France. Seul petit problème, les nuées d'insectes volants qui nous bombardent dans chaque descente ; les motards rencontrés au col de la Schlucht en souffrent plus que nous. Arrêt au Markstein, à l'hôtel Wolf où l'accueil familial avait réconforté Nicole. Nous ne serons pas déçus.

Dimanche 22 juin

Le Markstein - Pontarlier

200 km

Au départ, cette étape devait prendre fin à Morteau, mais Philippe qui connaît bien la région me conseille fortement de la prolonger afin préserver des forces pour la suite où le relief sera plus rude. Va donc pour Pontarlier !

Nous n'avons pas l'assurance que le petit-déjeuner nous soit servi à 5 h 45, donc ravito pris dans la chambre... Mais la grand-mère, âgée mais très alerte, s'active dès 6 heures pour préparer la journée. Elle nous offre le café et quelques petits gâteaux.

Délicate attention. Sept kilomètres plus loin, arrêt au Grand Ballon, et photo pour le BCN. Obtenir un cachet à 7 heures du matin nous préoccupe un peu. Des clients du chalet hôtel s'agitent sur la terrasse... nous pénétrons à l'intérieur sans voir un seul client, un seul employé. Le désert... Derrière un comptoir, un bureau vitré dont la porte est ouverte, dans ce bureau, un bureau et sur ce bureau, LE tampon. J'y vas, j'y vas pas... Il y va ! Au revoir et merci... Philippe.

Dans quelques kilomètres, à Cernay, nous en aurons fini avec la Route des Crêtes. Auparavant, nous franchissons un éperon rocheux qui surplombe la plaine d'Alsace. Ce site, le Hartmannswillkerkopf, rebaptisé Vieil-Armand par les poilus durant la Première Guerre mondiale a été l'objet de combats meurtriers pendant toute la durée du conflit.

À Cernay nous trouvons assez facilement notre route grâce à un cyclo qui attendait patiemment ses amis pour la sortie dominicale. Prochain contrôle Delle près de la frontière avec la Suisse, photo BCN, carte contrôle et coup de tampon de la boulangerie bien rodée à cet exercice.

Grandeur et décadence à Beaucourt qui fut, grâce à la famille Japy, un haut lieu de l'industrialisation de la région de Montbéliard. De cette entreprise, liquidée en 1979, il ne reste qu'un musée dont l'horloge n'est pas à l'heure ! et des friches industrielles que la municipalité s'attache à réhabiliter. Dire que dans ces immenses bâtiments aux vitres brisées étaient réalisés, entre autre, les duplicateurs à alcool que nous avons fait tourner dans nos classes, laissant planer cette odeur caractéristique qui a marqué des générations d'écoliers. Nous approchons de midi, il fait de plus en plus chaud, nous avons quelques soucis pour trouver du ravitaillement. Le marché couvert d'Audincourt et un bistrot populaire nous sauvent d'une fringale annoncée. Un homme en VTT, cravate colorée,

veste légère colorée et chapeau mou, très mou même, y fait une apparition élégante (?).

Avec notre entrée en Franche-Comté, en pays Lomont, on va bientôt reparler gastronomie, mais auparavant, les affaires se corsent un peu à la sortie de Saint-Hippolyte, au confluent du Doubs et du Dessoubre. Belle grimpe sur les plateaux comtois qui s'étagent en gradins ! Deux jeunes pleins d'humour tapent le stop, vautrés, en maillot de bain sur d'énormes cartons où ils ont écrit « Ibiza ». Je ne rêve que de Palavas-les-Flots !

Nous attendons avec impatience notre arrivée à Morteau pour déguster une bière ; la saucisse on verra plus tard ! Un seul café est ouvert, en plein dimanche. Encore 30 bornes à tomber après l'agréable défilé d'Entre Roches. À Morteau, nous avons cherché un café, à Pontarlier, nous cherchons un hôtel ! Pas un établissement en centre ville. Soit fermé le dimanche, soit fermé définitivement. Le Campanile, en zone industrielle nous accueille. Ouf !

Lundi 23 juin

Pontarlier - Bellegarde

137 km

Au départ de Pontarlier je ne me doute pas que cette étape sera l'étape clé de la randonnée, celle qui aurait pu compromettre la réussite du Tour.

Comme l'ont fait depuis l'Antiquité les voyageurs, les marchands, les guerriers, nous quittons la ville par la cluse, surveillés de haut par le château de Joux où furent emprisonnés Mirabeau et Toussaint Louverture qui y mourut. Quelques minutes plus tard, nous dominons le lac de Saint-Point qui s'étire sur plus de 7 km. Et nous montons en douceur vers les sources du Doubs, vers le paradis du ski de fond. Aujourd'hui c'est le paradis des cyclotouristes avec des prai-



Les Vosges dans toute leur splendeur !

ries extrêmement colorées par des quantités de fleurs. Ces fleurs, ces herbes qui donneront au comté ce goût si particulier et délicieux. Quand on a Philippe comme compagnon de route, la visite et la dégustation dans une fruitière s'imposent. Les immenses forêts qui couvrent une large partie de cette région du Jura alimentent les nombreuses scieries qui jalonnent le parcours.

Ainsi, tranquillement, nous parvenons à Mouthe, le village le plus froid de France, la « petite Sibérie » : pour l'heure, il fait 63° de plus qu'un jour de 1985. Vient ensuite une longue descente sur Saint-Claude, la capitale du Haut-Jura et de la pipe où il fait très chaud.

Nous « remplissons la bétonnière », comme le disait notre regretté ami Jean-Paul disparu il y aura bientôt un an... Et nous attaquons l'ascension du col de la Croix de la Serra. Le pied du col se donne des airs de Peyresourde luchonnais : même pente soutenue, même mur de pierre qui renvoie la chaleur emmagasinée... Au sommet, il est l'heure de se quitter. Philippe doit rejoindre sa famille pour fêter son anniversaire...

Je profite de cet arrêt en début d'après-midi pour réserver une chambre à Saint-Julien-en-Genevois. « *Complet pour la semaine* » m'annonce-t-on. Etonnant ? Je file vers Bellegarde afin de me renseigner à l'office de tourisme et obtenir une chambre. « *Complet* » pour la semaine. C'est là l'un des dégâts collatéraux commis par les travaux routiers qui sévissent dans la région. Non seulement on est emm... par les déviations, par les camions, et, en plus, leurs chauffeurs occupent nos chambres d'hôtels ! (humour !)

Posons le problème : je continue malgré tout vers Saint-Julien et me fie au hasard et à ma bonne étoile sous laquelle je ne voudrais pas finir ma nuit ou bien je m'arrête à Bellegarde. Il n'est que 16 heures, j'ai largement le temps de me reposer car demain la journée s'annonce terrible : de 175 km, on passe à plus de 200 avec Madeleine au dessert.

Les dés sont jetés, je choisis la sécurité et



Le col du Galibier

vais me reposer dans un hôtel proche de la gare et d'une pizzeria où je ferai le plein de sucres lents. Demain, le jour se lèvera de bonne heure.

Mardi 24 juin

Bellegarde - La Chambre 200 km

Je démarre dès potron-minet. Et les minets sont là, peu après la sortie de la ville. Dans un pré fraîchement fauché, trois chats placés en triangle guettent leur proie. Pourvu que l'homme au marteau ne soit pas embusqué quelque part sur la route et ne fonde pas sur moi comme ne vont pas manquer de le faire ces félins.

Je ne suis pas sur la grande route du défilé de l'Écluse que l'hôtelière m'a fortement déconseillée en raison du flot des frontaliers qui déferlent à cette heure très matinale. Elle m'a proposé cet itinéraire « bis » plus champêtre, plus long, plus bossu mais plus sûr. J'ai choisi, j'assume, de toute façon je vais galérer ! Je retrouve mon itinéraire à Saint-Julien-en-Genevois. Beaucoup de circulation mais il fait grand jour.

Annemasse, Bonneville – arrêt tampon, pain aux raisins – et cap sur les Alpes.

Par les gorges des Éveaux on remonte gen-

timent vers le col de Saint-Jean-de-Sixt, premier d'une longue série. La pente qui s'accroche s'accoquine avec le vent pour me compliquer la tâche dans le col des Aravis. En arrière-plan, le ciel est uniformément plombé. Quid du temps ? Il reste plus de cent bornes. Le moral est en baisse mais je m'accroche. C'est aujourd'hui que ça passe ou que ça casse.

Allez, je vais manger et me « refaire la cerise » dans les gorges de l'Arly. Hélas, la route est encore et toujours fermée et c'est parti pour une déviation qui monte, qui allonge la distance, qui me sape le moral. Après quelques kilomètres, je remplis les bidons à une fontaine à laquelle une autochtone fait le plein : « *Ça monte encore un peu, puis ça descend tout le temps jusqu'à Ugine.* » Merci Madame, vous connaissez les paroles qui sauvent.

La chaîne réclame de l'huile. Je préfère perdre quelques minutes qu'user mes nerfs à entendre les grincements, faut ménager la bête ! Le séjour à Albertville pendant la Semaine fédérale me permet de trouver assez facilement la petite route qui évite la nationale à la sortie de la ville. Mais la tâche se complique plus loin. Seul un panneau de bois, sans doute placé là par une personne qui en avait assez de renseigner le chaland, indique le col de la Madeleine. J'assure en stoppant des cyclistes qui arrivent en sens inverse.

Bon, résumons la situation : col de la Madeleine 26 km ; j'ai 160 bornes dans les pattes, il est 15 heures 7, ajoutez 4 heures d'ascension : sommet atteint à 19 heures, arrivée 20 heures Je préviens l'hôtelier. Pas de problème. La route s'élève très rapidement au prix de rampes pas piquées des hannetons. Je mouline, je mouline, je tente de prendre un rythme. Je me réjouis d'avoir fait placer un plateau de 24 à l'avant, un coup de génie ! (ne soyons pas modestes !). Un coup d'œil vers la vallée, quelques lacets en dessous, me prouve que mes efforts n'étaient pas vains. Inutile de détailler le profil, je l'ai trouvé dur du pied au sommet ! Dans les prairies basses, le foin a été



Le col du Galibier

coup – signe de beau temps pour les jours à venir – et j'aime l'odeur qui se dégage des Andins. Souvenirs des vacances à la campagne, ma madeleine en quelque sorte. L'heure tourne. Petit à petit, les véhicules des touristes se font plus rares, les motos se font discrètes. À Celliers, une famille me regarde passer avec compassion me semble-t-il. Il reste 10 km et 700 m de dénivelé à avaler (à petites gorgées). Dans la montagne, ne restent plus que les vaches et les brebis que vont rejoindre les bergers à bord de leurs 4X4. Les marmottes sifflent. La solitude est totale. La neige fait son apparition sur les bas-côtés de la route. D'innombrables torrents à la couleur vaguement laiteuse creusent des tunnels sous la neige et apportent un souffle de fraîcheur dans les lacets déjà à l'ombre. Encore 5 km, il faut tenir, ne pas poser le pied à terre, ne pas s'arrêter, s'accrocher, s'accrocher encore. Je n'ai même pas mal aux jambes mais je suis cuit. Enfin le sommet où se posent les derniers parapentistes. Je prends l'unique photo de la journée, celle du panneau monumental qui indique le terminus à 20 km. Je vais négocier prudemment la descente et commencer la récupération. À 19 h 25, j'entre dans Saint-François-Longchamp à la recherche d'un commerce pour solliciter le coup de tampon. La supérette est encore ouverte, ouf ! Je pense que je dois avoir une drôle de tronche.

L'hôtel où j'ai réservé à La Chambre est situé pile face à la route. Le patron me prend immédiatement en charge, le vélo est rangé, le demi avalé. Le dîner qui passe très bien, est servi à l'arrière, à la terrasse, mais, que la chaise est douloureuse à mon séant ! Ce soir, sur le carnet de route je suis très laconique : « *Dure journée !* ».

Si demain je tiens le coup dans le Télégraphe, le Galibier et l'Izoard, un grand pas vers la réussite aura été fait. Un coup de fil d'Alain m'apprend qu'ils seront à Guillestre où je pourrai les rejoindre. Ce sera ma carotte !-

Mercredi 25 juin

La Chambre - Guillestre 149 km

Ce matin, je prends un vrai petit-déjeuner, le premier depuis longtemps. Les convives, hier soir « en civil », ont, aujourd'hui, adopté leur tenue de travail ou de loisir. Je salue particulièrement cet homme dont j'avais remarqué hier soir la sérénité et l'accent étranger, c'est un cycliste.

Avant d'attaquer la montagne, il faut affronter la vallée de la Maurienne. La vallée se résume au lit de la rivière, à l'emplacement de la voie ferrée, de l'ancienne route nationale et à celui de l'autoroute. Les espaces libres sont occupés par quelques villages et des usines spécialisées dans l'électrochimie ou l'électrometallurgie. Ce n'est

pas un secteur particulièrement accueillant et propice au cyclotourisme. Mais « va et espère » : va, serre les fesses et espère que tu ne seras pas happé par l'un des véhicules avec qui tu partages la chaussée.

En fait, ma plus grosse frayeur viendra du chemin de fer qui court à droite de la route et dont il n'est séparé que par une barrière continue. Continue, sauf quand un embranchement le relie à une usine et traverse la route. Pour plus de sécurité, je m'appête à franchir l'un d'eux à pied. À cet instant, un fracas de tonnerre se fait entendre derrière moi. Un convoi surgit à grande vitesse, à quelques dizaines de centimètres... La motrice me dépasse, mais c'est bien connu le grondement du tonnerre, quand tu l'entends, c'est que tu es sauf !

Saint-Michel-de-Maurienne, clignotant à droite, direction le col du Télégraphe. Je repense à ma première ascension de ce col en 1969 au cours du Brevet de Randonneur des Alpes (BRA). Nous avons déjà parcouru pas mal de kilomètres et passé la Croix de Fer. J'avais très mal aux fesses que le cuisard (en laine, à l'époque) irritait passablement ; lors d'un arrêt, je constatai que je le portais à l'envers...



La descente dénudée de la Bonette

Le hors d'œuvre est fini, place aux choses sérieuses : « *Oh ! Sappey ! Oh ! Laffrey ! Oh ! Col Bayard ! Oh ! Tourmalet ! je ne réussirai pas à mon devoir en proclamant qu'à côté du Galibier vous êtes de la pâle et vulgaire bibine : devant ce géant, il n'y a plus qu'à tirer son bonnet et à saluer bien bas !* » Ce n'est pas de moi mais d'Henri Desgranges qui a écrit ces lignes au soir de la première ascension dans le Tour de France. Le Galibier, ce n'est donc pas de la bibine, les mouches ne s'y sont pas trompées, elles savent qu'elles auront des clients à harceler et du temps pour le faire. Que de cyclistes ! Des lents, des rapides, des couples, des solidaires, des en groupe... Parlons-en des groupes. C'est ma première rencontre avec les 53douze. La logistique suit, donc vélos légers, tenue légère... Certains me passent en trombe, sans un regard, sans un mot. Mépris, indifférence, pudeur ? D'autres saluent poliment, éruent un bonjour, ou lancent un « *Vous avez du mérite* ». Quel

mérite y a-t-il à pratiquer son loisir préféré, même avec un vélo qui pèse 25 kg avec les sacoches ? Le maçon à qui j'avais fait part de mon projet m'avait lui aussi gratifié d'un « *Vous avez du mérite* ». « *Oui, c'est vrai, je fais des efforts et subis la chaleur, le froid, le vent, la pluie. Et vous, comment sont vos journées de travail, vous n'avez pas de mérite ?* »

C'est après le Plan Lachat que les choses sérieuses commencent. J'éprouve le besoin de prendre quelques photographies, belle excuse pour m'arrêter. Et toujours des cyclistes qui me passent. De longues bielles bronzées moulinent à toute vitesse... le « Hello » joyeux de la jeune propriétaire de ces jolies jambes et d'un VTT chargé me remet du baume au cœur mais ne m'empêche pas de franchir à pied le lacet suivant dont la pente est sévère.

La descente vers le col du Lautaret offre des images de sommets enneigés et de glaciers étincelants. La descente se poursuit vers Briançon par une route à grande circulation. Il fait très chaud, le vent défavorable réduit la vitesse, je dois m'employer à pédaler. Briançon, la tentation de s'y arrêter est grande mais alors, fini le Tour de France

Randonneur, finie la rencontre avec Alain et ses complices, avec Gérard qui m'attend vers la côte d'Azur... Cette tentation, je l'avais anticipée puisque j'avais réservé une chambre à Guillestre lors de mon arrêt contrôlé au Lautaret.

« *Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage ! Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage...* » qu'il a écrit Nicolas Boileau. Alors je m'y remets au pied de l'Izoard... Beaucoup de fleurs, beaucoup de végétation vers Cervières. Pas de vaches, pas de brebis. Les touristes commencent à désertter. Seuls les croisements des corbeaux et les stridulations d'insectes m'accompagnent. Je grignote la pente. Boire, manger, faire tamponner, ne rien oublier, ne rien négliger.

Les prairies cèdent la place à la forêt. De lacet en lacet, j'avance, cherchant des yeux le refuge Napoléon qui marquera ma délivrance... Le minéral s'empare de l'espace, la montagne nue se détache sur un fond



Montagne provençale

de ciel bleu. Le refuge et, quelques lacets col haut, le col... la descente très rapide. Je passe en solitaire la Casse Déserte, privilège des champions (ou du cyclo attardé). La lumière est si belle et si chaude que je ne résiste pas à l'envie de photographier ces étranges monolithes sortis de terre et ces gigantesques éboulis.

La rampe de Brunissard est impressionnante à dévaler mais le vent dans la vallée du Guil commence à faire sentir ses effets. Ce vent, c'est comme le gouvernement, il te reprend d'une main ce qu'il t'avait donné de l'autre. J'ai hâte d'arriver à Guilvestre même si je crains la traversée d'un tunnel dont j'ai gardé l'obscurité en mémoire. Qu'importe, je fermerai les yeux pour ne pas avoir peur !

Il est près de 20 heures, les terrasses des restaurants sont pleines à craquer. De l'une d'elle jaillit un « Yoyo ! » tonitruant. Alain, Jean et Michel qui avaient choisi stratégiquement leur place, m'invitent à leur table, m'offrent le demi traditionnel et m'informent que le col de Vars n'est ouvert qu'entre 12 heures et 13 heures. Rendez-vous est pris pour un départ à 8 heures.

Je rejoins mon hôtel où l'on me fait la petite lessive et où je satisfais l'irrépressible envie de vin rouge qui m'étreint ce soir. C'est néanmoins l'esprit (assez) clair que je cogite pour la suite... C'est décidé, la météo est bonne, je joue mon joker. En clair, je m'offre deux journées « cool » à la place d'une journée dantesque. Ensuite, quoi qu'il advienne, chaque jour devra avoir son quota de kilomètres, qu'il pleuve, qu'il vente, que je casse le vélo ou la g...

Une journée pour le Vars et dodo à Jausiers, une journée pour la Bonnette et arrivée dans le col de la Colmiane, le tout en (l'excellente) compagnie du trio commingeois.

Jeudi 26 juin

Guilvestre - Jausiers
44km

Après les journées harassantes que je viens de vivre, une petite journée de détente ne

peut pas faire du mal. Ne pas mépriser le col de Vars, il est long, parfois pentu et surtout je déteste cette petite descente en plein milieu. Je fais plus ample connaissance avec Jean et Michel qui s'échappent ensuite. Alain s'arrête fréquemment pour prendre des photos. Donc, on joue à « je te passe, tu me passes ».

Seul Michel est devant. Et il est là, à pied, au milieu de la route, gesticulant les bras au ciel ! Mon sang se glace, je redoute le pire... « Mon vélo ! » Et oui, au fait, il est où celui-là ? Il est quelques mètres en contrebas, calé entre deux arbres. Michel est très inquiet pour son état après la cabriole qu'il a opérée après avoir basculé par-dessus le muret très bas contre lequel il l'avait appuyé. L'opération sauvetage peut commencer. Seule la roue arrière a souffert et présente un certain voile. Il est 10 heures, ces messieurs s'offrent un arrêt café, biscuits. C'est cool, zen, du cyclotourisme à visage humain. Je revis après ces jours de pédalage intensif. Saint-



Le clocher roman de de Saint-Etienne-de-Tinée

Marcellin, Sainte-Catherine, Sainte-Marie, les Claux, les villages se succèdent... jusqu'au refuge Napoléon. Au sommet, je retrouve François Ier qui est passé en ces lieux avec son armée de 70 000 fantassins et 25 000 chevaux.

Au bas de la descente, près des demoiselles coiffées, les travaux sont bien là. Nous nous sommes peut-être affolés un peu vite, les bicyclettes pouvaient sans doute passer moyennant un petit mot gentil aux ouvriers. Midi, pas de chasse à l'épicerie, pas de taboulé avalé à la va vite... c'est restaurant et, en plus, Jean choisit notre établissement avec soin. Et il ne se trompe pas !

La digestion peut commencer dans la vallée de l'Ubaye. Oh ! Pas longtemps, nous sommes déjà à Jausiers, 44 km ont été parcourus depuis ce matin. Direction l'office de tourisme. Jean s'occupe de la logistique et nous nous retrouvons dans une chambre du gîte de la Bartabelle. Ensuite, c'est douche, sieste, promenade dans le village qui prépare activement l'arrivée d'étape du Tour de France. Je regonfle les batteries. Je décide de rester en leur compagnie et sollicite leur bénédiction.

Vendredi 27 juin

Jausiers - La Bolline Valdeblore
92km

La route la plus haute d'Europe dresse ses pentes devant nous. Après un coup d'œil au château de Magnans qui se donne des airs de château de Bavière, nous pédalons consciencieusement sur une route déserte. En prévision du passage du Tour de France, la chaussée bénéficie d'un revêtement neuf et la route en réfection est interdite à la circulation.

Pas de surprises, le col de la Bonnette par cette face offre des pentes irrégulières qui ne descendent jamais en dessous des 6,5 %, avoisinent souvent les 8 %, pour atteindre les 9 % dans le passage le plus dur. Et il est long, long... dans un décor de plus en plus sauvage. Les arbres se font plus rares, l'herbe plus rase. Le rocher nu affleure. Nous agrémentons la montée par de nombreux arrêts photos, comme à l'approche du petit lac qui précède une rampe plus sévère.

Tiens, revoilà les 52treize et ils ne prennent pas de photos ! « Rien à foutre » déclare même l'un des tâcherons de la bicyclette à notre ami Jean qui voulait attirer son attention sur une marmotte qui se pavanait au grand soleil... Et que doivent-ils penser de moi quand je vais cueillir le faux col de Restefond, à quelques dizaines de mètres de la route d'où guette Alain qui valide ce deuxième col nouveau. Les casernes annoncent la fin de l'ascension, la quille !

Nous faisons l'impasse du crochet par la cime, et prenons le temps de nous faire tirer le portrait. J'enfile un vêtement et entame la descente que nous couperons de nom-

breux arrêts touristique-photographiques. Toujours des casernes et un paysage encore plus aride que sur l'autre versant. Nous perdons rapidement de l'altitude et retrouvons des signes de vie au hameau de Bousiéyas dont les maisons s'accrochent aux pentes abruptes de l'adret. La végétation reprend ses droits, des torrents dégringolent en cascades bouillonnantes.

Nos yeux sont repus mais le ventre a ses raisons que la raison connaît bien. La perspicacité de Jean opère encore son miracle. Nous voici attablés à une terrasse, à l'ombre, face au clocher roman de l'église baroque de Saint-Etienne-de-Tinée. Je savoure ces instants, je sais maintenant que, sauf imprévu, je réussirai mon pari. L'orage qui commence à monter à l'assaut de la Bonnette peut éclater, nous sommes dans la vallée, l'ogre et les loups sont derrière nous.

Et nous embrayons dans la descente contrariée par le vent contraire. La piste cyclable est à nous... Contrôle à Saint-Sauveur-sur-Tinée. Nous nous regroupons devant la cour de l'école et invitons l'institutrice à viser nos carnets. Elle ne veut pas quitter ses élèves des yeux et confie notre précieux carnet à un employé communal qui met une éternité à revenir de la mairie.

La route taillée dans le gré rouge se resserre et nous quittons la vallée pour les dix derniers kilomètres de montée vers le col de Saint-Martin, plus connu dans la région sous le nom de la Colmiane. Il fait très chaud, une chaleur orageuse qui me fait ruisseler. Les premiers kilomètres sont laborieux puis je trouve un bon rythme aiguillonné par une petite pluie plutôt rafraîchissante. À 3 km du but, il faut « bâcher » car l'averse orageuse est bien là !

Une fois encore, Jean a tiré le bon numéro et nous sommes parfaitement bien accueillis dans un hôtel restauré avec goût. À l'heure du repas nous sommes informés qu'un autre cycliste fait étape dans l'établissement. À ma grande surprise, je vois arriver le cycliste de La Chambre. Nous l'invitons à partager notre table. Il prend plaisir à nous narrer son périple qui l'a conduit ici depuis la Suisse où il réside.

Demain, je confie ma destinée (j'exagère un peu...) à Gérard, le régional de l'étape. Par téléphone, nous réglons les derniers détails de notre rencontre.

Samedi 28 juin

La Bolline Valdeblore - Grasse
153km

Je devance mes camarades et attaque les 7 derniers kilomètres du col Saint-Martin qui me paraissent coriaces. La station de La Colmiane s'anime, les cafetiers, les restaurateurs préparent leurs terrasses en vue d'une journée qui s'annonce chaude. Pour l'heure, la descente sur Saint-Martin-de-Vésubie est assez fraîche. Normal, je tra-

verse la « petite Suisse », surnom donné à cette région en raison de ses paysages verts et de ses montagnes.

La griserie de la descente prend fin à 503 m d'altitude au pied du dernier grand col à franchir. C'est bon pour le moral de dire « le dernier ». Hier, c'était le dernier 2 000, aujourd'hui le dernier plus de 1 500 m... Je me prépare donc à affronter le Turini : déshabillage, ravitaillement, arrimage du casque sur la sacoche... Deux cyclistes s'approchent et je reconnais une voix familière, celle de Gérard qui était parti à 5 heures du matin pour me rejoindre plus tôt que prévu. Si c'est pas un copain ! Je crains tout de même un peu que la différence de fraîcheur physique et de poids du chargement



A l'attaque du Col de Turini

ne me valent une ascension en surrégime. Mais Gérard sait s'adapter et me fait revivre (par la parole) les passages du Rallye de Monte Carlo sur ces routes verglacées où se jouait fréquemment la victoire finale. Je trouve durs ces 15 km de grimpe à plus de 7 % de moyenne, mais c'est le dernier grand col et je le pardonne.

Prochain objectif Peira Cava. Mais pourquoi ce nom de Peira Cava, Pierre Creuse ? La petite histoire raconte qu'autrefois, l'hiver, les habitants conservaient les eaux de pluie dans les pierres creuses et profondes formées naturellement dans la montagne. Cette eau gelée était transformée en pains de glace pour être vendus plus tard. Peira Cava c'était aussi jusqu'à la Seconde Guerre mondiale un poste d'observation de l'armée française doté de nombreuses casernes.

Décidément, ce Tour de France m'aura convaincu, s'il en était encore besoin, que la paix que nous offre la construction de l'Europe a une valeur inestimable que ma génération est la première à goûter.

Il est temps de manger, de prendre la photo pour le BCN, de faire viser le carnet de route. Le casse-croûte traditionnel de la région,

c'est le pain bagnat, alors va pour le pain bagnat ! La Méditerranée que j'attends depuis le cap Gris Nez est maintenant toute proche, je la sens dans ses parfums, ses accents, sa flore... J'ai entendu les premières cigales !

Nous enchaînons sur quelques petits cols dans un paysage plus aride, plus pelé avant de redescendre sur la vallée de La Vésubie, 3 km en aval du pied du Turini ! Le vent s'engouffre dans les gorges surchauffées au sommet desquelles s'accrochent des villages. J'apprécierais presque la traversée des tunnels pour l'ombre qu'ils nous apportent, moi qui évite systématiquement les souterrains dans mes parcours ! Contrairement à ce que je pensais, cette

région est riche de très nombreuses fontaines, nous pouvons ainsi renouveler l'eau des bidons avant qu'elle ne soit chaude ! Et Gérard les connaît toutes. Il connaît même un bassin où il peut délasser ses doigts de pieds avant de remonter sur les contreforts des Alpes, en balcon sur la Méditerranée. Montée à l'ombre, sans problème.

Arrivée à Vence où nous sommes bien les seuls « fadas » à faire du vélo. A cette heure-là, Henri Matisse n'aurait pas eu son coup de cœur « en voyant toutes ces jeunes filles, femmes et hommes courir à bicyclette vers le marché, je me croyais à Tahiti. » Encore quelques coups de c. avant l'arrivée à Grasse, la capitale mondiale du parfum. Pas besoin de nous le dire, ça se sent ! En route, j'avais fait la connaissance de Victoria, la violette de Tourettes-sur-Loup, très prisée pour ses bouquets comme en parfumerie et confiserie et j'ai aperçu la mer !

Gérard m'accueille à son domicile et nous partageons une bavaroise en guise d'apéritif. Après 15 jours d'hôtels et gîtes, je suis un peu dérouteré en me retrouvant dans un appartement. Spaghetti et vins locaux sont au menu avant de vibrer devant la finale

du Top 14. Comme en 2007, je ne vibrerai que pendant la première mi-temps et, comme en 2007, les Auvergnats repartiront du Stade de France en oubliant le Bouclier de Brennus.

Quant à moi, c'est volontairement que j'oublierai coupe-vent, veste thermique, polaire, gants d'hiver, couvre-chaussures, jambières... qui constituaient l'impedimenta réuni en prévision du franchissement des montagnes. C'est bon pour le poids, c'est bon pour le moral ! Merci Gérard qui a même gonflé mon vélo !

Dimanche 29 juin

Grasse - Rians

159km

Grasse : 6 heures du matin, 26°

Ça va chauffer sur la route du tour ! Gérard reprend son rôle de coéquipier modèle et me guide sur la route Napoléon.

Dans la montée du Pas de la Faye, un homme fixe une plaque souvenir sur un rocher. Combien de ces plaques j'ai vu sur mon parcours, combien de vies brisées ! Hier, nous étions passés à proximité du lieu où Louis Nucéra avait été fauché. J'ai conscience de notre fragilité, de notre vulnérabilité. Cette obsession aura gâché mon plaisir tout au long de la randonnée.

Il n'est de bonnes compagnies qui ne se quittent, ce sera chose faite à Comps-sur-Artuby, à proximité du Camp militaire de Canjuers. Ensuite, je monte, je descends parmi les genêts, les pins, les chênes verts. Les cigales cymbalisent sans relâche... « Vos gu... les cigales ! » C'est vraiment la Provence avec son ciel bleu, son soleil, ses parfums. Et je perds de l'altitude. Hier 1500, aujourd'hui 1100, puis 600...

Avec cette chaleur, il m'est difficile d'avalier du solide, je satisfais mes envies de fruits frais au carrefour de deux routes où un couple âgé a placé son étal garni de produits locaux. À l'ombre d'un chêne vert, j'engouffre pêches et nectarines.

Et je monte, je descends. Au loin, le tonnerre gronde, le ciel s'est obscurci mais je ne suis pas inquiet même si quelques gouttes s'écrasent sur la chaussée. Peu à peu, les montagnes s'abaissent, les premiers champs de tournesol apparaissent, puis des vignes, des champs de céréales. Ce n'est pas encore la plaine mais elle pointe son nez.

Je rate la route qui devait me conduire directement au centre de Rians où j'ai prévu de m'arrêter bien qu'il ne soit que 16 heures 30. Les villages de cette région bénéficient aujourd'hui d'une rocade pour éviter les ruelles étroites dans lesquelles j'erre un peu à la recherche de l'unique hôtel. La porte d'entrée est fermée, mais une fenêtre de la salle à manger est ouverte, tout espoir n'est pas perdu. On me propose une chambre mais, le dimanche, le restaurant est fermé. Le choix est simple : j'arrête là,



Abbaye de Montmajour

je me repose et me contenterai d'une pizza achetée chez Georges ou bien je tente le diable plus loin. Je ne suis pas joueur, je reste. On me prépare une assiette, des couverts, un verre, un pot de tapenade et des croûtons ainsi qu'une carafe de rosé au frais dans un seau à glaçons. Je pourrai déguster le tout, sur la terrasse de la chambre, alors que le soleil se cache derrière les platanes qui bordent l'esplanade. Tout est OK pour un départ matinal. Une bonne adresse qui mérite bien sa place dans le « Guide des bonnes adresses » de la FFCT.

Lundi 30 juin

Rians - Palavas-les-flots

193km

Départ à 6 heures du matin, tu vois Nicole, j'ai bien retenu la leçon ! J'ai voulu profiter de la fraîcheur et partir avant le flot des véhicules qui transitent dans la région. Peine (presque) perdue... les camions passent, les autos dépassent et, fasse Dieu que je ne trépasse !

J'entre maintenant dans notre terrain de jeu pascal. Les villes que je traverse sont souvent sur l'itinéraire de nos Flèches Vélocio : Meyrargue et le pont sous lequel



Rencontre entre deux « tours de France »

Francis avait tenté de faire un somme, Le Puy-Sainte-Réparate et sa Poste d'où nous avions envoyé une carte contrôle, Eyguières où je m'envoie un demi.

Je fais l'impasse sur la visite de Fontvieille et le Moulin de Daudet, j'évite le crochet vers les Baux-de-Provence et file vers Arles après un coup d'œil sur l'abbaye de Montmajour.

Mon itinéraire indique « suivre Saintes-Maries-de-la-Mer ». Une route large qui évite la ville part dans cette direction. Je la suis avec une confiance limitée mais tout se passe bien, la circulation est dense mais les bas-côtés sont larges. C'est tout de même un peu trop facile ! Il va y avoir un hic, c'est pas possible ! Le hic, il a quatre voies et est interdit aux vélos. Retour à la case départ, je n'ai pas le choix, il faut entrer en Arles. Entrer en Arles, c'est comme entrer en prison. Tu sais par où, quand, comment, pourquoi tu y entres mais tu ne sais jamais par où, quand et comment tu en sortiras ! Arles, c'est le cauchemar des Fléchards et j'ai déjà donné !

Alors, on se calme, on s'assoit à l'ombre, on mange un morceau et on repart à la recherche du pont tunnel réservé aux cyclistes et qui permet de franchir le Rhône. En vain. De guerre lasse, j'interroge un passant qui m'indique le Pont de Trinquette où je trouverai la route des Saintes. Le dernier grand fleuve est derrière moi !

Le soleil méridien surchauffe la route, ça bout sous le casque. Le vent, plutôt favorable, me permet d'avancer sur cette route plate tracée dans la plaine de la Camargue au milieu des marais. Virage à droite, le vent se fait moins favorable. À l'ombre d'un arbre, devant sa voiture, un homme joue du trombone. À l'heure où les gens raisonnables font la sieste, je suppose qu'il s'est fait jeter de chez lui.

Un arrêt dégustation de fruits, à l'ombre, me fait le plus grand bien. Tout aussi favorable est l'escale au café éponyme d'Aigue-Mortes, celui-là même où nous avions atterri au petit matin lors de la flèche 2005.

La foule des touristes est impressionnante. Un véhicule se gare devant le café, il porte, en grosses lettres le sigle CERP*. Le Club des Cent Cols serait-il assez riche pour se payer une camionnette et envoyer ses sages rechercher des cols en Camargue ? Le livreur qui en sort m'apporte la réponse.

Le cafetier remplit mes bidons d'eau glacée et me recommande la plus grande prudence sur la route du bord de mer. Le Grau du Roi, la Grande Motte, ses grandes avenues, ses rond-points, ses feux tricolores et ses pistes cyclables si étroites qu'on ne peut doubler le papic et les mamies qui rentrent de la plage ! Tu parles de vacances !

Carron Plage, Palavas-les-Flots, je n'ai pas encore vu la mer après près de 200 km et plus de neuf heures de selle passées à la rejoindre. Au pied des Arènes, j'ai rendez-vous avec Jean-Pierre et Nadine qui me font l'amitié de venir me chercher pour m'accueillir chez eux à Castelnau-le-Lez. Comme avant-hier dans l'appartement de Gérard, je suis un peu désorienté en montant dans une voiture. Jean-Pierre, en grand randonneur et Nadine, en excellente hôtesse, me gâtent et anticipent tous mes besoins : lesive, contrôle de la machine, bidons remplis, itinéraire amélioré et détaillé...

Au risque de me répéter, je pense que je dois à tous ces amis le succès de mon entreprise. Je ne pouvais pas, je ne voulais pas me décevoir et les décevoir. Deux autres amis, Éole et Râ, s'étaient également invités cette année, je leur dois aussi une fière chandelle. Cela renforce également ma conviction que Nicole a réellement réussi « un grand truc » l'année dernière, en 29 jours dont 14 dans la solitude totale et avec un temps pourri ! Chapeau ! Je devais la retrouver au cours de la dernière étape mais les contraintes de son calendrier et le jour de rab que j'ai consommé empêcheront cette rencontre symbolique.

*CERP : Commission d'éthique, de réflexion et de proposition qui, au sein du Club des Cent Cols est chargée d'étudier toutes les modifications à apporter à la liste des cols homologués.

Mardi 1^{er} juillet

Palavas-les-flots - Tuchan

193km

Retour à la mer et vogue la galère ! Des kilomètres et des kilomètres de routes plates, sans grand intérêt hormis la silhouette du village de Vic-la-Gardiole au-dessus des étangs qui dégagent une odeur caractéristique... Un petit vent de mer apporte un peu de fraîcheur et une aide dans ma progression, tantôt sur une bonne piste, tantôt sur la route ou carrément sur le bas côté défoncé. Je me perds un peu aux alentours de Frontignan dont je préfère nettement le muscat aux routes qui y conduisent. Après la longue traversée de Sète, je me

retrouve au milieu des travaux en cours de réalisation pour aménager les abords de la plage... Le couloir de la mort ! Le cimetière marin ! Les deux voies de circulation, très étroites, sont canalisées entre des bordures en ciment hautes de 30 à 40 cm de haut,



Ciel bleu, résineux, ça sent le sud

sans échappatoire. J'aperçois un camion de chantier dans mon rétroviseur et je préfère m'arrêter. Le chauffeur qui a compris ma panique, s'arrête à son tour et me fait comprendre que je peux rejoindre la large piste cyclable qui a été créée en bord de mer. Il bloque la circulation et j'effectue la manœuvre sans danger. Merci ! Mais quelques kilomètres plus loin, plus de piste et retour sur la route. Ouf ! C'est fini ! Bien sûr, on aménage la route avant les pistes cyclables et ne venez pas nous lasser avec vos histoires de déplacements doux !

Une crevaillon le premier jour, il en fallait bien une le dernier. C'est chose faite à Agde où je trouve un coin d'ombre pour effectuer la réparation alors qu'il fait 35°. J'aimerais bien rejoindre Portiragnes par le canal du Midi ou de petites routes mais une récente expérience m'en dissuade.

C'est sur un banc de la placette ombragée de Vendres, joli petit village qui a su garder son caractère de village méditerranéen, que j'avalerais la boîte de salade que je trimballe depuis Jausiers ! Quand vous roulez par là, dites « Bindrès » si vous ne voulez pas passer pour un touriste ! Suivant les conseils de Jean-Pierre, je rejoins Coursan et gagne Narbonne par l'ancienne 113. Là, je n'ai pas le choix, il faut sortir par la RN9 que je quitte rapidement pour la route de Bages et Peyriac-de-Mer. Elle longe les étangs, les vignes, les roselières et les haies de tamaris. Un intermède de nature sauvage que n'interrompt pas la traversée du village de Bages planté sur son éperon rocheux. Ensuite, cap sur les Corbières, le col

d'Extrême et ses 251 m d'altitude. Je suis surpris par une première bosse vers Portel-des-Corbières et le 24 reprend du service ! Ensuite le parcours s'humanise à travers la vallée du Berre que nous avons empruntée pour nous rendre à Tuchan, l'année dernière ! La boucle est bouclée mais la journée n'est pas terminée. Il faudra encore une bonne suée pour franchir le dernier col.

Tuchan, c'est fini !

Pour le fun, j'aurais pu revenir dormir au gîte qui nous avait hébergés en 2007, mais il était hors de question que je grimpe là-haut ! Je me rabats sur le Relais d'Aguilar. Cassoulet au menu du soir. C'est sûr, je suis bien revenu au pays.

Demain, je rejoindrai Lézignan et regagnerai Montauban par le train. Des perturbations sur la voie me priveront du plaisir de voyager avec le trio commingeois qui finit son Tour à Béziers dans la matinée.

Que penser à chaud d'une telle randonnée ? Je suis heureux d'en avoir terminé, sain et sauf. J'ai souvent vécu la *Salaire de la Peur*. Nos bonbonnes de nitroglycérine ne sont pas sur le porte-bagages, mais ce sont les milliers de véhicules que j'ai vus grossir dans mon rétroviseur.

Maintenant, quand je regarde une carte de France, je m'attarde un peu plus sur les frontières dont mes yeux font le tour et je peux dire, parodiant Napoléon : « J'y ai été ! »

Si notre République est une et indivisible, la France est multiple. Chaque région a conservé ses traditions, sa gastronomie, son architecture traditionnelle dictée par le climat et les ressources naturelles. Et dans mon nomadisme forcené j'ai vu défiler ce patrimoine, passant en quelques jours des beffrois du Nord aux campaniles de Provence, de la bière du Ch'ti au Riesling d'Alsace pour finir au Corbières. J'ai en tête un inventaire de prés verts, de montagnes enneigées, de cascades, de fortifications, de toits d'ardoises, de tuiles, de bois. Partout, l'on sent cette volonté de s'accrocher à ce patrimoine local, de le montrer, de le préserver en musées, en Parcs Régionaux ou Nationaux très nombreux.

Message venu du Nord : « Te v'la at cabane, ta bin roulé min garchon ! »

Ainsi, chaque région, chaque terroir a sa toponymie, son patois ou sa langue J'ai eu parfois du mal à lire, à retenir certains noms de villages, j'ai eu des difficultés à me faire comprendre, à comprendre... Le rouleau compresseur de l'uniformisation n'a pas encore tout aplani... et c'est heureux.

Message personnel à destination de Nicole : « Va, je ne te hais... » plus ! vendredi 08 août 2008

Georges Golse